Montréal
janvier 1995
février 1995

viceVersa

$2

48

Société Littérature Cinéma Art Théâtre Musique

Voodoo and Chicken Remains

Le sort du politique

Charles Gagnon Jean Larose
Baruch Levinstein Jean Morisset Jacques Robin Nicolas van Schendel

9 770821 682006 24

Voyager aux quatre coins du monde. Même si la Terre est ronde.

Avec 114 destinations et plus de 4 000 vols par semaine, Alitalia transporte plus de 18 millions de passagers chaque année. Toutes les deux minutes en moyenne, un avion d'Alitalia atterrit ou prend son envol quelque part dans le monde, vers un des cinq continents. Alitalia offre le maximum de confort et d'efficacité sur ses vols intérieurs et internationaux, en utilisant une flotte des plus modernes. En plus de ses nouveaux MD 11, Alitalia prendra livraison d'un nouvel avion tous les deux mois, d'ici 1995. Après tout, vous faire voyager aux quatre coins du monde, ça fait partie de notre travail.

Alitalia

magazine transculturel transcultural magazine rivista transculturale

Date de parution: décembre 1994
Magazine transculturel publié 5 fois par année par les Éditions Viceversa Inc., C.P. 991, Succ. A, Montréal, QC, Canada, H3C 2W9
ISSN: 0821-6827
Rédaction: 3575, boul. Saint-Laurent, bureau 405, Montréal, QC, Canada, H2X 2T7, téléphone et fax (514) 847.1593

Directeur: LAMBERTO TASSINARI
Comité de rédaction: FABRIZIO GILARDINO, BARUCH LEVINSTEIN, DENIS MARTINEAU, LAMBERTO TASSINARI
Collaborateurs: ELETTRA BEDON, GIANCARLO CALCIOLARI, IOANA GEORGESCU, ANNA GURAL-MIGDAL, WLADIMIR KRYSINSKI, RÉGINE ROBIN, CHRISTIAN ROY, MARIE JOSÉ THÉRIAULT, NICOLAS VAN SCHENDEL
Ont aussi participé à ce numéro: RENÉ AKSTINAS, WILLIAM ANSELMI, RENATO CURCIO, CHARLES GAGNON, JEAN-DANIEL LAFOND, JEAN LAROSE, JEAN MORISSET, SERGE OUAKNINE, JACQUES ROBIN, ISABELLA VAY
Correspondants: PAOLO SPEDICATO (New York), FULVIO CACCIA et GIANCARLO CALCIOLARI (Paris), DOMENICO D'ALESSANDRO (Toronto), PASQUALE VERDICCHIO (Los Angeles)
Corrections: MICHEL RUDEL-TESSIER, ELISA SHENKIER
Illustrateur: DANIEL SYLVESTRE
Photographes: KATHERINE FREY, CLAIRE JACHYMIAK, MARCEL JOLIBOIS
Design: FABRIZIO GILARDINO / ANNA MORELLI

Couverture: photo de Katherine Frey élaborée par Fabrizio Gilardino et Anna Morelli

summary sommaire sommario

[4] **La reprise**
Lamberto Tassinari

[5] **Série sans tueur**
Giancarlo Calciolari

[6] **Voodoo and Chicken Remains**
René Akstinas

Le sort du politique

[9] **Quand le travail quitte la societé post-industrielle**
Jacques Robin

[12] **La liberté, quelle liberté?**
Charles Gagnon

[15] **The Cow of Multiculturalism**
Christian Roy

[16] **Lettre aux hommes de l'avenir**
Jean Larose

[17] **Referendum. Classe de démocratie: un exercice de simulation**
Baruch Levinstein

[19] **Lettre ouverte à tous les «Vice Versa» de l'univers**
Jean Morisset

[22] **Un pays libre à inventer**
Nicolas van Schendel

[24] **Sensibili alle foglie: incontro con Renato Curcio**
William Anselmi

[27] **New Year's Resolutions. A Reader at Large**
Paolo Spedicato

[30] **La liberté en colère**
Jean-Daniel Lafond

cinéma

[31] **Le journal intime de Nanni Moretti**
Serge Ouaknine

théâtre

[32] **Petits dessous et grand spectacle**
Wladimir Krysinski

fiction

[35] **Beatrice**
Isabella Vay

Abonnements et changements d'adresse: envoyer à Vice Versa, C.P. 991, Succ. A, Montréal, QC, Canada, H3C 2W9

Impression: Québécor, tél.: (514) 368.7105

Distribution: Les Messageries Dynamiques (Québec), tél.: (514) 332.0680
CMPA (Ouest Canadien et Maritimes), tél.: (416) 362.2546

Envoi aux abonnés: Château des Lettres, tél.: (514) 276.2493

Dépôt légal: Bibliothèque du Canada et du Québec. Quatrième trimestre 1994
Envoi des publications canadiennes, contrat de vente # 6385

Vice Versa est membre de la SODEP et du CMPA. Il est indexé dans Repère et dans Canadian Periodical Index
Vice Versa remercie le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des Arts et des Lettres du Québec et le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal de leur appui financier

La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans le magazine, mais les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. Vice Versa n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés. Les documents non publiés ne sont pas rendus. Vice Versa n'accorde pas d'honoraires pour les textes qui ne sont pas expressément commandés par le comité de rédaction

LA REPRISE

La dialectique de la reprise est aisée: ce qui est re-pris, a été, sinon, il ne pourrât pas être re-pris; mais précisément, c'est le fait d'avoir été qui fait de la *re-prise* une chose nouvelle. Quand les Grecs disaient que toute connaissance est un ressouvenir, ils disaient que l'existence toute entière qui existe a existé. Quand on dit que la vie est une reprise, c'est dire que l'existence qui a existé voit maintenant le jour. Si on n'a pas la catégorie du ressouvenir ou de la reprise, la vie toute entière se résout en un vacarme vide et creux.

Sören Kierkegaard, *La reprise*, Flammarion, 1990

LAMBERTO TASSINARI

Vice Versa reprend les formes dépouillées du début, d'il y a presque douze ans. The old newsprint yes, but a new spirit also! Celui qui transforme la revue intellectuelle en magazine d'idées. Idées vives, de *lutte*. Attention, pas question de nostalgies gauchistes cependant. Nos idées sont les plus nouvelles, les moins *reçues* possible! La critique s'adresse aux conformismes.

En politique, nous sommes pour la Terre-patrie contre tout nationalisme. In economy we are against the market's savage logic.

En écologie pour une défense décidée mais non hystérique de l'environnement. En esthétique contre l'art-dernière-religion. En informatique nous sommes pour le bon usage des ordinateurs...

Voici un avant-goût de ce que nous sommes, avec nos tre o quattro lingue di Babele.

Dans le numéro 49 de mars prochain nous deploierons les raisons de cette reprise qui débutera avec des changements majeurs qui demeurent maintenant *top secret*... Il ne s'agit, avec le numéro 48, que de la première étape d'une transformation profonde qui sera accomplie, si les dieux sont propices, d'ici l'été prochain. Comme vous le voyez, le medium a changé: le papier est très commun, le prix aussi très populaire. Le tirage est à 10,000 exemplaires et le style déjà moins crispé... Vous l'avez compris, il s'agit de faire un magazine ni pointu ni savant, pas écrit par et pour une minuscule intelligentsia. Un journal d'information culturelle, d'idées, de débat et de plaisir pour des lecteurs qui, comme vous, en ont marre. En attendant l'été, vous disposez déjà d'un *Vice Versa* qui commence par s'interroger sur le sort du politique. Un *Vice Versa* au graphisme percutant. Et en plus, pliable, jetable et recyclable après l'usage. Du jamais vu!

Contre le pays normal de Jacques Parizeau

Nous avons un sens trop prononcé de l'irréalité pour tomber dans le piège du *pays normal*.

Au contraire, nous aimons bien les pays anormaux! Pays où les règles du jeu capitaliste ne sont pas devenues *normalité*. Où les hôpitaux et les écoles ne sont pas sacrifiés aux principes comptables, où les privilèges sont combattus et le bien-être n'augmente pas seulement d'un côté, où les pauvres ne deviennent pas toujours plus pauvres. En temps de paix, au pays normal dont s'inspire Parizeau, la consommation, le spectacle et le mensonge sont tranquillement devenus la base de la démocratie.

Sans compter tous les pays qui sont en train d'obtenir leur normalité par la guerre et le massacre... Vouloir faire du Québec un pays normal, accomplir sa nature, son identité, signifie croire encore à une Nécessité Historique, au Destin des Peuples, signifie vouloir conserver le côté sombre et morbide de l'histoire. Nous sommes contre cette vision du monde, contre la volonté d'obtenir à tout prix une «identité qualifiée», porteuse de fausseté et de haine depuis une presque éternité...

D'ailleurs la difficulté même de faire le Canada représente à nos yeux la garantie d'une anormalité heureuse. Le sens du politique est là, dans cette résolution. Pas seulement deux peuples fondateurs cependant, mais plusieurs. Encore mieux, non pas des peuples, mais des hommes et des femmes de différentes origines et langues, fondant un nouvel État, une condition civile nouvelle. Moment solennel. Début de civilisation nouvelle!

«Je m'engage en tant qu'Italien d'origine à suspendre toute hostilité naturelle contre les Anglais, les Français, les Allemands, les Juifs, et toutes les autres Ethnies ennemies et j'invite les Français et les Anglais du Canada à faire la même chose entre eux...»

Que peu de volonté et d'imagination sociologique ont ces Québécois et ces Canadiens qui considèrent trop difficile le changement du statu quo! Est-ce une révolution si utopique que celle qui nous donnerait un Canada vraiment uni? En vérité les gens qui le pensent sont ensevelis dans l'indifférence ou sont conditionnés par des puissants intérêts économiques ou sont encore enfermés dans leur ghetto mental qui est culturel et linguistique.

À dire vrai, depuis qu'on a compris que les ennemis du peuple ne se trouvent pas tous du côté des Anglais et qu'il y a au Québec un 50% constant de «collaborateurs», le Canada n'est plus aussi loin qu'on le croyait. Si le Québec est déjà le Canada comme le dit Jean Morisset et si le Canada peut devenir le Québec, tel que l'entrevoient Nicolas van Schendel et Richard Desjardins, alors il suffirait d'une toute petite révolution culturelle pour en faire un seul pays, ni bi-culturel, ni multi-culturel, mais une société tenue ensemble par la simple humanité de ses citoyens.

Une république où le ciment politico-économique soit, justement, la *res publica*, la chose publique gérée dans l'intérêt de tous. Cela serait le point de départ pour la transformation d'une démocratie parlementaire quelqonque en une république juste et harmonieuse.

Ce qui est, chers amis, la vraie utopie.

série sans tueur

Giancarlo Calciolari

illustration: Daniel Sylvestre

Le tueur en série, n'est-ce pas le prodrome de la série des tueurs? Son miroir abject? Annonce-t-il une fin de siècle plus violente que jamais? Le tueur en série est celui qui apparemment a échappé à la série de tueurs, à la société fondée sur le crime dont parle Freud dans *Totem et tabou* en faisant l'exploration du discours occidental comme discours de la mort. Le tueur en série est plutôt l'anti-tueur, presque une microsociété à lui seul, dans le sens qu'il se pose comme le dernier tueur de la société et contre elle: après lui il n'y aura plus de tueurs, d'où son mutisme à la capture ou sa vocifération anticommunautaire qui agace les tenants de ce lieu commun. *Et certains trouvent même que l'analyse du tueur est exacte: dommage pour l'action.* En soit, le «fait» n'existe pas, sa réalisation est l'absurde. L'interroger provoque la surdité, fait surgir l'inexplicable. Il ne faut pas l'expliquer. Chercher le mécanisme vaut à se situer dans la série de tueurs. Invoquer le mal, la maladie, humaine ou sociétaire, sert à éviter facilement la question. Invoquer aussi la violence comme étant innée chez l'être humain c'est nier la responsabilité et la loi du débat intellectuel et opter pour la gestion légale et sociétaire de ladite violence. Selon cette idée on est tous des tueurs-nés et l'éducation serait question d'artisanat hydraulique contre la violence: digues, canalisations, barrières, levées, barrages... Voilà un discours très courant: discours de la maîtrise de la violence qui trouve sa réalisation paradoxale dans le geste absurde tant abhorré.

Discours de la mort qui admet la violence "blanche" éclairée par le spécialiste, et la violence sanguinaire "rouge" admise comme bavure, monstruosité, limite, horizon de la peur de vivre. Même en admettant que la tuerie est un faux pas, un accident, reste la question du "pas" intellectuel, là où le pas, supposé criminel, nous laisse dans la stupeur du spectacle médiatique. L'objectivation du fait poursuivi par la psychocriminologie crée, sous forme humaine, un animal fantastique, qu'il soit délinquant ou génie, comme le croyait l'inventeur de l'anthropologie criminelle, Cesare Lombroso. La série demeure un élément inconscient; et un argument très technique à affronter. La différence sexuelle reste hors de l'attribution, de la distribution: féminin et masculin ces sont des masques dans la fête de la vie.

Otez la fête et représentez la différence: vous avez la dramatologie de la survie postmoderne, où la télévision et le cinéma sont perçus comme responsables virtuels. Faut-il brûler les livres afin que le drame de madame Bovary ne se répète pas? En forme de réponse voici l'aphorisme: en l'absence d'Homme, l'art, la culture et la science empêchent à la main intellectuelle de se métamorphoser en main criminelle.

Et le "pas", qui est du temps, indique la voie de l'infini poétique, que Dante appelle paradis.

René Akstinas

Voodoo and

I had a private economic *seance* with Rudy Kelly, an unknown in Canada but famous overseas and in the Orient for his prowess at selling chicken paws, tasty gourmet delicacies especially favoured by the Chinese.

He is as Canadian as prairie wheat, or maybe maple syrup, and I suppose what is left of the cod and salmon fishing industries. He is proud of his Irish background. But Kelly is also part of the new breed of Canadian business man: brash, earnest, personable, hard working and loaded with superstitions. He makes piles of money, has a neat blue car, curly hair, a degree in history, wishes to become a lawyer, and aspires to live in either California or Washington D.C.

With cold blooded sensuality he warms up to his favourite topic: chicken paws. That's how he makes his money, by dealing and trading these delicacies primarily to the Pacific rim.

«I don't live in a metropolis,» he says philosophically, «I live in a necropolis. I sell dead animal parts all over the world and I'm good at what I do.»

Asked if he considers himself a typical English Quebecker, he shrugs his shoulders in an unblue-collar sort of way and sparks up a du Maurier. «I like hockey and I'm a passionate skier, if that's what you mean,» he says, blowing a smoke ring my way.

«But I hate what's happening to Montreal. I grew up here, our headquarters are here, and I still feel passionately that Montreal in being a seaport and because of its wealth of history and attractiveness for tourists, should be Canada's financial centre.»

It takes him ten seconds to answer why his own business is so successful.

«People and my hiring technique or what I call managerial foreplay. In the first interview, I explain the work environment, what a trading-house is. Then maybe discuss world politics and international trade. I might ask on which continent Ghana is. If they don't know it's Africa, what's the point of going on.

NAFTA, the expanding Chinese market, the collapse of the Soviet bloc have created new world markets that didn't exist or couldn't be penetrated five or six years ago. If you don't know your geography you shouldn't be in my business. Those I call in for a second interview are asked how they would go about opening a fish market in France. Most say to hit the French Embassy in Canada for contacts but that's wrong because the French, naturally, want to protect their own trade. You attack the Canadian Embassy in France, dummy! That's the right answer. Essentially, most people in my business are moronic, uneducated, and the person you end up hiring is the one who enjoys screwing other people which is what trading is all about...»

I don't live in a metropolis, I live in a necropolis. I sell dead animal parts all over the world and I'm good at what I do.

Our twenty five year old trader later admits to being caught in the web of the new global economy and doing things his parents still find inconceivable. Lines of fatigue are etched on his world-weary features but there is an eager nervousness about him as he anticipates my next question.

«Okay, okay, I'll be frank. I am tired of the threatened separation of Quebec from Canada. I sell chicken paws. There is no world market for the fleur-de-lys. Get it?» He becomes dim, dark and muddy as he ponders the half-plucked chicken of Quebec and Canada politics. Will it be the soul separating from the mind or the body severed from the head or is it all merely global economy?

He admits to me that his own soul is firmly ensconced in the traders' house and cannot be mutilated by gross profits (in the millions) because it is designed and built for it, thrives and accumulates in that way. And yet he worries.

His eyes glint dangerously, his thick heavy fingers and immaculately manicured nails begin tapping restlessly on the lacquered dining-room table top: a strange

clacking sound of far-away telephone numbers and sounds tallying record sales figures to South Africa, China, Hong Kong. A little luck and superstition lend him a peculiar air of authority.

«Strange about South Africa,» he says suddenly. «Two diseases wiped out their chicken population but it means big business for us. Record sales.»

«It's ridiculous,» he goes on to say, «but all my business is done over the telephone or by fax. I never see the product I'm selling and I never get to see the buyers who are usually thousands of miles away.

And yet chicken paws are part of my expanding universe. Just with my voice alone I send millions of them to strange and exotic lands. It's like being a travel agent of the macabre.»

He opens his black, battered attache case and pulls out a pale yellow chicken paw complete with nails.

«Here, take one.»

It's clammy, cold and moist.

«Doesn't it remind you of a baby's little hand?»

In such a predatory business who is his greatest enemy? In answer, Rudy Kelly dons a mask then places two dolls inside his brief case and holds up a chicken paw.

«My enemy is the powerhouse U.S. of A. I'm casting a spell on American suppliers who are slaughtering a million birds per day. A big plant in Quebec or Ontario might do 125,000 a day.

I'm doing this voodoo seance to make a point. You and everyone out there must understand that Quebec is viewed as a very weak economic force especially in comparison with the U.S.

I work in French .0007% of the time, and Quebec separation means nothing to my business. It would hurt my business only if Quebec's tariffs and quotas were not in line with the rest of Canada and the U.S., and even at that, would only affect about 2% of my overall business.»

I study Rudy Kelly and begin to understand that because of the mega-scale at which the Americans do chicken paws, he has to be more resourceful and harder working to survive, let alone compete in the mega-deaths, mega-buck world.

I ask him if he ever thinks what a cultural shock it must be for chickens (fattened here in sweet stability) to find themselves thousands of miles away on a different cultural plate and ingested for reasons particularly unCanadian.

«Well, at least they don't have a language problem,» he says sourly. «The real culture shock is that your business isn't supposed to be conducted in English. But it's an even greater shock for tourists, coming to Quebec from the States and the rest of Canada, to find they aren't even welcomed in their language.

I'm casting a spell on American suppliers who are slaughtering a million birds per day. A big plant in Quebec or Ontario might do 125,000 a day.

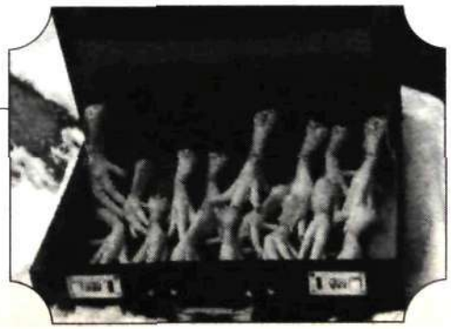
It's going to take some real voodoo economics and invocation of dark, supernatural forces to keep up financially with the rest of the world.»

Rudy Kelly sits on the floor like a buddha in a business suit and is suddenly very serious. He carefully places the chicken paws in a circle around him.

«Let's pretend that each of these paws are ports. Of course, transportation is a big part of the chicken paw business. Anything can go wrong. 'Slow freeze', for example. That means the paws were not frozen soon enough and may contain too much water or blood. When you're shipping an 8,000,000 lbs. load of bird products by boat you get edgy. You work as hard to make profit as you do to prevent losses. Therefore, you get insured at 110%. Call it the voodoo of economics. You cover your profit too, which is a 10% margin, and you always pay the premium on your sales price not on your purchase price, so it covers all your travel and everything else.» And if the boat sinks? «We're working on it! We make more profit than if it ever gets there.» Rudy Kelly smiles for the first time. He gazes down at the circle. «Each country has its own laws and you have to be ingenious at getting around them.» Having said that he takes out a salt shaker and sprinkles it inside his magic circle. «I can't really tell you why I'm doing this because that would be giving away a company secret but let's just say it has something to do with 'rites of passage', okay?»

Finally, I try asking him about aphrodisiacs.

chicken remains



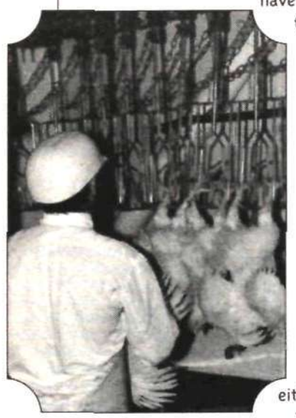
photos: Katherine Frey

photo: Katherine Frey

He stands up and shakes my hand firmly. «I have to get back to the telephone and fax machines but remember, the keys to running a successful business are efficiency, keeping a strong order in your business and maintaining customer service... and language. It's language that's killing us here in Quebec.»

«Rudy, what about aphrodisiacs?»

The question hurts. The business of personal profit has already once ruined his chances for love and marriage. «Lucky in chickens, unlucky in love,» he says ruefully. «Okay, are we talking about, bull penises, seal penises or rooster testicles? Apparently, Oriental men have a fear that their penises will crawl into their stomachs. When I used to work in the Arctic they purchased reindeer and caribou horns which they powdered into aphrodisiacs.



While chicken paws are only a delicacy, they command top dollars and are sold mostly to the Chinese through Hong Kong brokers.

And let's just say there's lots of gold in rooster testicles. I hope they work for some and that's all I know about it.

«What advice can you give an aspiring Canadian trader?»

«If you're on cocaine stop before you hit the trading industry, or if not, start because you're going to get screwed either way.»

Then Rudy Kelly was gone, a capitalist voodoo with the Midas touch fighting the States, Quebec, and anyone in his way. An M.A. graduate in history from McGill and the University of Toronto whose thesis was on the role of unions during the Reagan years. A typical Canadian product in an unlikely world.

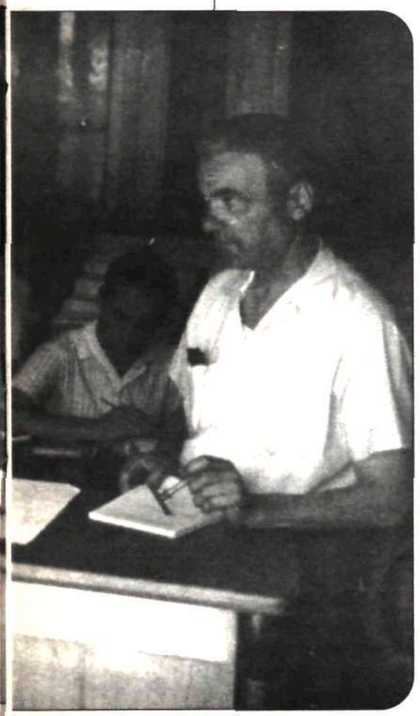
Quand le travail quitte la société post-industrielle

Jacques ROBIN

La société du travail est entrée dans une crise irréversible dès le début de la révolution informatique. Il faut savoir en profiter pour sortir de l'aliénation que le travail nous procure en inventant des activités plus propices à l'utilité, la solidarité et la responsabilité sociales.

Extraits de **Quand le travail quitte la société post-industrielle. 2/Le travail à l'épreuve des transformations socio-culturelles.**
GRIT (groupe de Réflexion Inter et Transdisciplinaire) Éditeur, Paris, 1994.

Bureau de banque dans l'Italie des années 50



Le sens des mots

Il faut s'entendre sur la signification donnée à certains mots comme **travail, emploi, activités**, termes souvent utilisés les uns pour les autres, sans que l'on se soit accordé sur leur contenu. Sans revenir sur l'étymologie et l'évolution sémantique du mot travail en français [1], nous lui reconnaîtrons son sens courant d'aujourd'hui: le travail c'est l'activité déployée dans un emploi rémunéré - en général sous forme d'un salaire - dans le cadre du système en place de productions des biens et des services. Il y a d'ailleurs une nuance entre les termes de «travail» et d'emploi, et Jacqueline Lorthois a pu écrire: «L'emploi n'est pas une quantité, c'est une situation. »[2] ; ainsi un travail disponible ne se transforme pas linéairement en emploi; toutefois, après une «formation», un chômeur peut transformer l'offre en emploi. Mais de fait dans la vie courante, l'«emploi normal» comme l'écrit André Gorz [3] désigne «un emploi à plein temps et à durée illimitée de la sortie de l'école à l'âge de la retraite» et l'on retrouve sa liaison directe avec le «travail».

Une seconde confusion est plus difficile à dissiper: celle entre travail et activité. Avec l'extension actuelle de l'économie de marché à tous les domaines de la vie humaine, le travail - identifié au travail de l'entreprise, et dans le secteur public - couvre aussi des prestations autrefois classées dans le domaine non marchand et non salarié. Les «activités» de l'homme sont multiples, mais pour notre propos on ne visera que celles où l'homme s'engage de sa propre initiative, sans l'intervention d'une autorité extérieure, en cherchant à développer son autonomie et son épanouissement personnels. On ne peut alors les considérer comme du «travail». André Gorz a toujours pris grand soin de distinguer le «travail pour soi» du travail inséré dans le processus de travail social et nous sommes en plein accord avec lui pour éviter toute confusion à ce sujet. Il déclare: «J'appelle donc travail les seules activités insérées dans le processus de travail social et reconnues comme partie intégrante de celui-ci. Il peut s'agir d'activités socialement utiles et nécessaires, mais aussi de formes de travail improductif (par exemple les travaux de serviteur), de travail payé ou non payé (par exemple du travail forcé ou pénitenciaire)»; et il poursuit: «le travail **pour soi** que nous accomplissons pour nous-mêmes dans la vie privée (par exemple dans le cas du ménage), ne peut donc, sans abus, être simplement assimilé à du travail».

C'est la marchandisation d'activités autrefois non rémunérées dans des domaines tels que l'éducation, la santé, le sport, l'art, la culture, le territoire, le patrimoine, l'environnement, etc. qui fait problème en brouillant les pistes. La montée générale du non-emploi dans les secteurs productifs traditionnels conduit la société à solvabiliser des activités autrefois effectuées gratuitement et bénévolement. Celles-ci s'effectuent souvent comme des «petits boulots»

Petite fabrique de chaussures à gestion familiale [Naples, fin des années 70]

dévalorisés. Ces «gisements d'activités» sont transformés en «gisements d'emplois». On est en droit de craindre que ce type «d'activité» se réduise à un «travail de seconde zone», en concurrence perverse avec les véritables emplois du secteur public; d'où l'urgence pour maîtriser l'évolution du travail-emploi, de concevoir un projet social, économique, cohérent dans une perspective à long terme avec redistribution générale du travail-salarié, réduction de sa durée et bien entendu garantie de revenus.

Nous considérerons donc comme acquise la distinction entre le **travail-emploi salarié de l'appareil social** et les **activités autonomes** de l'individu tout en leur reconnaissant de nombreuses interférences [...]

Pour une société du temps libéré

Malgré les dénégations de l'immense majorité des leaders et des mandarins de la société industrielle et post-industrielle, nous affirmons avec une tranquille assurance que cette société marginalise le travail humain et le fera chaque jour davantage.

L'acquisition d'une maîtrise toujours croissante des «systèmes d'information et de commande» pour produire de plus en plus de richesses avec de moins en moins de labeur humain nous fait entrer dans les rouages d'une société où l'individu, pour la première fois, est libéré des contraintes productives dans une large part de son temps.

Dans ces conditions, le travail cesse pour un grand nombre d'être le lieu de la réalisation de soi et il se vit de moins en moins comme le noeud du lien social. C'est parce qu'ils n'acceptent pas dans leurs scémas de raisonnement que **l'information**, *troisième aspect de la matière* [4] *renverse* toutes les assises de la société du travail, que tant d'experts économistes, politiques ou sociologues sont conduits à des contradictions et des contorsions pour assurer que le travail reste la condition nécessaire de l'accomplissement de l'individu et de son intégration dans la société [...]

L'explosion des technologies informationnelles

L'explosion des technologies [5] de l'information et de la commande, avec les formidables pouvoirs qu'elles apportent à l'homme, exacerbent cette situation, mais en même temps leur nature même offre des perspectives nouvelles qui pourraient permettre aux hommes de retrouver une connaissance d'ouverture, de partage et de solidarité et faire de celle-ci le nouveau territoire social d'une société du temps libéré.

Signalons d'abord les dangers de ces technologies révolutionnaires.

Elles peuvent porter des coups mortels à la connaissance.

D'une part l'informatisation généralisée de notre vie publique et privée est menée de telle sorte que la culture n'y aurait plus qu'une fonction de divertissement.

Le multimédia, sous le nom magique «d'autoroute de l'information», en est un exemple frappant: en entrelaçant informatique, téléphonie et télévision grâce à la numérisation sous toutes ses formes (sons, textes, images, données) il peut conduire à un asservissement de l'esprit à la logique de puissance du capitalisme, moteur de l'économie de marché, aussi bien qu'à une chance de libération du citoyen en lui permettant une formidable autonomie, sans précédent dans la quête du savoir. Force est de reconnaître que dans sa pratique le multimédia court-circuite ce qui est essentiel dans la connaissance: le temps de la

Le travail cesse pour un grand nombre d'être le lieu de la réalisation de soi et il se vit de moins en moins comme le noeud du lien social

réflexion. Deux dangers majeurs sont alors à craindre: la perversion de notre manière naturelle de penser - alors que le multimédia devrait l'enrichir -, l'expropriation de la démocratie là où elle est la plus nécessaire , dans les moyens de communication:

- la consommation immodérée d'un multimédia actuellement centré sur la logique industrielle et productrice du hardware risque de conditionner les usagers à des automatismes [6]. L'informatisation généralisée représente la prise de pouvoir du calcul sur le langage - incomparablement plus souple dans son *expression du réel - en dépouillant les* cultures de leurs richesses. La déshumanisation et la déréalisation deviennent aussi des risques à partir du moment où l'ordinateur ferme l'accès direct à la matière, au vivant, à leur organisation, et où les capteurs se substituent aux organes sensoriels.
- le second danger majeur c'est le détournement du multimédia pour conforter le système de production et de consommation quantitatives: ce sont bien les seuls financiers, industriels, administratifs, techniciens qui siègent dans les groupes d'organisation, à Washington comme à Bruxelles et à Tokyo, dans un système, centralisé et contrôlé, alors que l'informatisation est au départ un vecteur de diversité et de liberté.

Mais en second lieu, le «risque des risques» pour la culture et les perspectives de la «connaissance ouverte» c'est la «fabrication sans limites du vivant»".

Avec les capacités de l'ingénierie génétique, les biotechnologies permettent d'intervenir dans la composition du patrimoine héréditaire des espèces animales et végétales - y compris la nôtre. La technoscience a désormais les moyens de

NOTES

[1] Le mot travail est issu du mot bas latin tripalium (instrument de torture), dispositif servant à immobiliser les chevaux et les boeufs pour pratiquer chez eux des opérations. Il n'est utilisé pour signifier l'«ensemble des activités humaines coordonnées en vue de produire quelque chose» qu'à la fin du 15e siècle. Dans sa signification originelle, on dit encore: «ce problème me travaille» ou encore «une femme en travail» pour caractériser les douleurs de l'accouchement aboutissant à l'expulsion du foetus. Quand la production était liée à l'autoproduction domestique et à l'organisation villageoise, on disait labourer, fabriquer, oeuvrer, et le terme travail désigna dans ses débuts l'activité comme peine et fatigue. Mais dans une seconde signification, l'emploi du mot travail accompagne l'émergence du capitalisme industriel.

[2] J. Lorthois, Une coopérative d'initiatives de citoyens et de citoyennes, *Transversales Science Culture, n.25, janvier-février 1994.*

[3] A. Gorz, Capitalisme, socialisme, écologie, *Galilée, 1991.*

[4] Jusqu'au milieu de ce siècle, la matière n'était considérée que dans sa masse et son énergie.

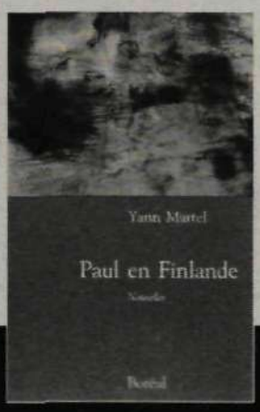
[5] Le mot «techno-logie» quant à lui apparaît au 18e siècle avec un sens conforme à son étimologie: discours rationnel sur les techniques (techné-logos) [...] Nous l'entendons ici comme recouvrant non seulement les procédés, mais les outils eux-mêmes, les matériaux, les machines utilisées par ces procédés et les modèles de leur fonctionnement. Nous aurons constamment égard aux conditions de production des technologies et au milieu socioculturel dans lequel elles s'insèrent: car les moeurs, le système social, la culture conditionnent les technologies qui les conditionnent à leur tour.

[6] A. Petitjean, Vers l'informatisation généralisée de notre vie, *Lettre Science Culture du GRIT, n.24, avril 1987.*

Neil Bissoondath
À l'aube de lendemains précaires

Ce livre célèbre les humbles triomphes de ceux qui sont perpétuellement sous la menace de leurs émotions, qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes et qui trouvent en eux la force de continuer à vivre.

316 pages – 19,95 $



Yann Martel
Paul en Finlande

« Quiconque serait porté à croire que l'art de la fiction est moribond lira Yann Martel avec étonnement, délices et gratitude. »

Alberto Manguel

258 pages – 18,95 $

nouvelles

Boréal

Qui m'aime me lise.

conduire l'évolution, hors de tout garde-fou culturel et naturel.

Dans le cadre du sujet dont nous traitons ici - la connaissance pour occuper le champ social investi jusqu'ici par le capital - ce sont les technologies de l'informatisation, en particulier l'informatique, la robotique, les télécommunications, la télématique, dont il est essentiel de serrer de près les conséquences [...]

La société du temps libéré - pour conduire vers un accomplissement personnel de l'individu en même temps qu'à sa participation aux projets collectifs de la société - doit donc donner une importance considérable aux côtés de la créativité et de la curiosité, à l'ouverture aux autres. L'Occident en arrive en effet au point de neutralisation mutuelle des deux pôles dont l'opposition, jusqu'ici, alimentait son développement historique: l'État et l'individu. La société civile représentait le ventre de ce fuseau. Aujourd'hui l' État - au-delà de la crise de l'État-Nation - reste encore saturé de la puissance que la technoscience lui fournit sans limites, et ne sait plus qu'en faire, sinon l'accroître encore.

De son côté l'individu est asphyxié par les biens et les services que le système industriel et marchand lui administre. Les droits de l'homme - qu'il est plus facile de proclamer que de respecter - la redistribution des richesses, dont l'on reconnaît bien la nécessité (mais sans résoudre à y procéder) ne prendront leur plein effet et n'entreront dans les moeurs que si l'individu, au plus vif de lui-même, ressent le besoin de s'ouvrir à autre chose que ses propres intérêts et, comme disait Pascal, son amour propre: le regard frais sur la société que lui apportent les enfants, au lieu du confort intellectuel de la soi-disant maturité; la vision du monde complémentaire de la sienne qu'il peut

Travail au noir
[Naples, fin des années 70]

trouver dans les rapports avec l'autre sexe, plutôt que le combat d'ombres du machisme et du féminisme; le contact en direct avec des immigrés dans son propre pays, pour sortir des bains de foule touristiques et des tape-à-l'oeil médiatiques.

Nous serons en pleine transformation le jour où nous serons assez sûrs de nous-mêmes pour nous dire: «J'aime mon prochain comme différent de moi-même».

Dans notre histoire bi-millénaire, nous avons assez espéré, milité, triomphé, abusé, massacré et souffert pour nous affirmer contre les hommes des autres sociétés, des autres cultures, des autres religions.

Donnons-nous enfin le répit nécessaire pour découvrir l'autre versant de notre vie; renaître à nous-mêmes par l'ouverture à autrui [...]

Le plus difficile: les transitions

En cette fin du 20e siècle, nous voici donc confrontés à des défis majeurs:
- transformer nos comportements d'agressivité, de compétitivité, d'obédience hiérarchique en des comportements d'accomplissement de soi et d'ouvertures aux autres et à la nature;
- sortir de nos aliénations, à commencer par celle que nous vaut le travail, pour nous engager dans des activité plus propices à l'utilité, la solidarité et la responsabilité sociales;
- échapper à l'emprise d'une technoscience en délire, asservie à l'économie de marché, pour rechercher un sens plus authentique de notre vie.

La crise en cours est radicale

Elle condamne sans appel l'avenir de la société salariale et son État-providence.

même si l'une et l'autre ont apporté du mieux-être, de l'assistance et la sécurité à des populations occidentales jusqu'alors exposées à la misère, à la faim et à des servitudes de tous ordres. Mais dans les dérèglements croissants du jeu social, sachons saisir ce moment d'une destruction créatrice, où l'imagination est fondée à concevoir un autre avenir.

Certes la crise sociale se double d'une crise écologique et d'une crise démographique à l'échelle planétaire. Et avec les délires du libre-échangisme forcené et d'une démocratie sans citoyen pour succéder à ceux du communisme, nous n'en avions pas fini avec l'Histoire comme l'annonçait il y a quatre ans Francis Fukuyama. Nous serions bien plutôt, selon Marx, à la fin de la préhistoire ou, suivant Edgar Morin, «au cinquième siècle de l'ère planétaire inaugurée par Christophe Colomb».

Si la double mutation technologique et socio-culturelle ébranle toutes les assises de nos sociétés, elle peut donc aussi faire place nette pour des sociétés plus réconciliées, plus enrichissantes pour chacun, plus solidaires et responsables pour tous.

Les transitions seront longues et complexes

Comme l'écrivait Jacques Ellul: «le plus difficile c'est la transition». Le passage à la société du temps libéré demandera des décennies. Il connaîtra des hauts et des bas, des allers et des retours, des essais et des erreurs. Nous serons contraints au plus ardu: transformer nos comportements et nos habitudes. Il heurtera des intérêts puissants, de ceux qui s'installent sur les inégalités sociales et les disparités économiques énormes entre pays riches et pays démunis, et dans les premiers de ceux-ci entre les dominants et les asservis au système. La perte collective de repères et de valeurs de sens et d'action est en particulier bien présente dans nos sociétés occidentales; la remise en question du travail, la perte des emplois, les dégradations de toutes sortes sont en train d'y détruire la cohésion sociale. La maturation culturelle de nos sociétés ne paraît pas suffisante pour que les responsables sociaux, intellectuels et politiques aient le courage de proposer des démarches d'accomplissement pour guider les transformations. Une telle mutation de société pousse naturellement à la peur et on sent monter celle-ci de toutes les couches des populations. Mais comme l'a écrit Friedrich Hölderin: « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve [...]»

La liberté, quelle liberté?

Rencontre avec Charles Gagnon à propos du sort du politique

Propos recueillis par Lamberto Tassinari et Nicolas van Schendel

Charles Gagnon dans les années 60

Après avoir vu le film de Jean- Daniel Lafond *La liberté en colère*, et avoir entendu des réactions et assisté à quelques débats, la liberté nous semble plutôt déprimée qu'en colère.

Et pourtant, ce documentaire du cinéaste-philosophe a le grand mérite de nous rappeler, en ce moment de grande paresse civile, que la politique a une signification qui a été oubliée et que nous devons redécouvrir, ou plutôt, redéfinir.

À une époque où les intellectuels au Québec sont devenus timorés et où les journalistes semblent totalement asservis, Lafond a rouvert le discours au coeur du politique en nous confrontant avec nous-mêmes. Il a cherché cette occasion avec passion dans la rencontre de deux protagonistes des luttes libertaires des années 1960 et 1970, Pierre Vallières et Charles Gagnon, et il a ainsi réussi à nous provoquer. Si cet aspect du film nous intéresse particulièrement, il ne faut pas passer sous silence ses qualités esthétiques: la structure générale de la narration, les images, le montage. Mais ici, pour le magazine, nous avons choisi de faire ce que Lafond a fait pour le cinéma: donner la parole à un protagoniste. Voilà que pour cela, nous avons rencontré Charles Gagnon afin de mieux saisir certains points critiques, d' élargir le débat. Question d'affinité idéologique et caractérielle: Gagnon se met en question mais il est calme, ironique. Un interlocuteur dont les réflexions nous semblent dignes d'attention pour toute tentative de repenser le politique au Canada.

Aujourd'hui la lutte politique n'est plus le résultat de la conscience de classe. Où, selon vous, la passion et l'engagement peuvent-ils trouver leur raison?

La conscience de classe n'a effectivement plus la force ni la résonnance qu'elle a pu avoir, notamment en Europe dans la première moitié du siècle. En fait, l'analyse traditionnelle des classes sociales ne correspond plus vraiment aux conditions créées par le développement "interne", pourrait-on dire, du capitalisme tout autant que par sa pénétration dans la plupart des pays du monde.

Le marxisme voyait le développement du capitalisme comme la simple extension aux pays dominés par un autre type d'économie, du rapport bourgeoisie-prolétariat tel qu'il existait en Europe de l'Ouest et en Amérique au début du siècle. Les choses ne se sont pas passées tout à fait ainsi. D'une part, le développement rapide de la productivité a entraîné l'apparition de nouvelles couches sociales dans les pays développés, ce qui a provoqué une sorte d'éclatement du prolétariat. D'autre part, le capitalisme s'est accaparé le contrôle de l'économie des pays "sous-développés" sans nécessairement reproduire les divisions sociales propres au capitalisme du XIXe siècle européen; maître des marchés et des capitaux, il s'est contenté dans bien des cas de soumettre les activités des classes sociales existantes aux "lois" du profit, compte tenu qu'il disposait des leviers nécessaires pour infléchir lesdites "lois" dans le sens de ses intérêts.

C'est par la critique du capitalisme tel qu'il est devenu en cette fin du XXe siècle que les diverses classes et catégories sociales qu'il exploite pourront acquérir une conscience plus aiguë de leur situation véritable et de la nécessité de la changer radicalement.

Au Québec comme ailleurs, les partis politiques ont perdu toute crédibilité en tant qu'éléments de transformation de la société. Alors quelles autres formes d'organisation peut se donner la militance?

La méfiance de larges segments de la population à l'égard des partis politiques, particulièrement dans les couches populaires, est liée à la distance énorme qui s'est installée entre le pouvoir et ces mêmes couches sociales. Avec l'extension des oligopoles en matière économique; avec la constitution de bureaucraties très complexes et à peu près impénétrables au niveau de l'État, un profond sentiment d'impuissance s'est progressivement installé chez un grand nombre de personnes. Or les hommes et les femmes politiques apparaissent à bon droit comme les serviteurs, pire encore les marionnettes, de ces super-puissances économiques, de ces énormes machines administratives. On assiste au sein des forces populaires à une dynamique qui privilégie le "petit", le "près de soi", bref ce qu'on pourrait appeler le "communautaire" par rapport auquel même les partis de gauche apparaissent comme lointains, étrangers, non pertinents et même dangereux pour l'exercice d'une démocratie véritable.

Il y a là une sorte d'impasse dont on arrive mal présentement à concevoir une voie de sortie. Car parallèlement à ce repli sur soi des groupes communautaires, se consolident les pouvoirs aux ramifications internationales dans certains cas, dont on vient de parler. En pratique, alors que les groupes communautaires agissent en fonction de leurs intérêts particuliers, les pouvoirs économiques et les États planifient et gèrent le développement de la planète suivant des critères qui n'ont rien de commun en soi avec les préoccupations des petites communautés.

En revanche, les décisions et l'action de ces grands pouvoirs affectent le sort des communautés et des nations de façon déterminante. La tension entre ces deux niveaux de "pouvoirs" devrait générer une dynamique croissante d'opposition dont les formes concrètes ne sont pas encore vraiment perceptibles.

Selon vous, l'exigence de liberté au Québec, de transformation, ne doit-elle pas étendre son projet à l'ensemble du pays en y incluant une définition nouvelle, proprement canadienne, de la souveraineté et de la citoyenneté?

La question du Québec, si l'on peut parler en ces termes, renvoie sans doute à l'une des situations politiques les plus confuses qu'on puisse imaginer. La majorité des Québécois rejettent le *statu quo*, cela est un fait. En même temps, il semble impossible que le Canada anglais arrive dans un avenir prévisible à un consensus sur un nouveau partage des pouvoirs au Canada, qui tienne compte non seulement des Québécois mais aussi des communautés autochtones qui, elles aussi, rejettent le *statu quo*.

La gauche, c'est-à-dire les mouvements favorables à plus de liberté, à une plus grande égalité, à la justice sociale, la gauche n'est jamais arrivée à constituer une force véritable à l'échelle du Canada. Les mouvements et partis qui ont contesté jusqu'ici le *statu quo*, y compris ceux de droite, ont toujours eu un caractère nettement régional et relativement éphémère.

À l'heure qu'il est, les forces d'opposition se résument au Reform Pary dans l'Ouest et au Parti québécois au Québec. Quant au NPD, on dirait que sa perte de soutien populaire est directement proportionnelle à l'amenuisement du contenu réformiste

Pierre Vallières et Charles Gagnon pendant le procès des militants du FLQ

de son programme, sans compter que ce parti n'est jamais parvenu à se donner une base solide au Québec, ni dans les Provinces maritimes d'ailleurs. La situation actuelle renvoie directement à l'histoire. Les années de la Grande Crise ont produit le Social Credit et le CCF dans l'Ouest, l'Union nationale et le Bloc populaire au Québec.

Le Canada reste un pays à inventer, un pays de régions et de communautés où les pouvoirs seraient répartis de façon à ce que tous ses citoyens, quelles que soient leur origine et leur langue, aient la maîtrise de ces pouvoirs et en même temps partagent un sentiment d'appartenance au pays tel qu'il permette la cohabitation harmonieuse de tous. Le Canada n'est pas le seul pays où les régionalismes ont un poids politique certain. On pourrait mentionner l'Italie, entre autres, mais aussi tous ces pays de l'ex-Union soviétique en proie à des conflits "nationaux" aigus, ou encore certaines régions d'Afrique où les traces du colonialisme s'avèrent difficiles à effacer...

L'Amérique du Nord tout entière pourrait être le théâtre dans les décennies à venir de conflits "nationaux" ou ethniques *sérieux. Le* "melting pot" américain semble en voie d'atteindre un point de saturation: l'Amérique profonde n'arrive plus à digérer ses nouveaux citoyens, d'une part; elle refuse carrément les changements culturels que l'intégration des nouveaux venus impliqueraient, d'autre part. Le conflit en cours dans le Chiapas illustre, s'il en était encore besoin, que le Mexique n'a pas non plus réussi l'intégration des diverses communautés qui le composent.

Peut-être que si les forces progressistes de ce pays acceptaient de considérer la *question du Québec tout comme celle des* Amérindiens d'ailleurs, dans le contexte plus large de la nécessaire harmonisation des intérêts des différentes communautés qui se partagent le territoire des divers pays, peut-être qu'on pourrait concevoir des solutions tournées vers l'avenir plutôt que de ressasser sans cesse les traumatismes du passé.

Est-ce que les intellectuels ont encore un rôle? Si oui, comment expliquez-vous "le silence des intellectuels" dans le Québec Inc.?

Bien sûr que les intellectuels ont toujours un rôle à jouer. Ils demeurent aujourd'hui comme hier ceux qui ont pour tâche de *donner du sens aux entreprises de leurs* concitoyens. Tant que l'idéologie demeurera une composante essentielle de la vie des communautés humaines, les intellectuels continueront leur démarche séculaire qui consiste à rétablir constamment un certain niveau de cohérence entre les développements sociaux et ceux de la connaissance scientifique qui accompagnent l'évolution de la civilisation. Les choses se passent ainsi depuis l'époque des sociétés primitives: shaman, prêtres, astrologues, mathématiciens, etc.; les sociétés humaines ont de tout temps compté sur leurs "intellectuels" pour la recherche du sens. Il n'y a qu'à noter la multiplication des sectes et le retour à l'intégrisme religieux, qui coïncident incidemment avec ce qu'on appelle le "silence des intellectuels" pour s'en convaincre.

Comme dans bien d'autres pays occidentaux d'ailleurs, les intellectuels québécois connaissent une période de désarroi assez profond depuis au moins une quinzaine d'années, qui, dans certains cas, équivaut à une "crise d'identité". La chose est évidente en France où nombre d'intellectuels publient des ouvrages nombreux sur l'histoire des intellectuels, sur leur rôle possible dans la société "post-moderne", etc., alors que d'autres se font les champions ou les hérauts médiatiques de toutes les causes sociales ou politiques où les valeurs traditionnelles de l'humanisme sont menacées. Le temps me semble venu de s'interroger sur ces mêmes valeurs, sur leur cohérence avec les développements sociaux du dernier siècle, sur leur compatibilité avec les avancées fulgurantes des sciences depuis la Deuxième Guerre mondiale notamment. Sans une vision du monde qui intègre tous ces phénomènes, nous sommes condamnés à un éclatement de la société, un déchaînement de forces contradictoires enracinées dans la pauvreté abjecte des uns, les interventions biologiques des autres, la *mainmise incontestée d'une petite minorité sur l'économie mondiale, bref sur un* amalgame explosif de forces contradictoires.

J'ose croire qu'il se trouvera des intellectuels qui, las de se contempler béatement le nombril, se mettront résolument à la tâche de démêler l'échevau des contradictions du monde contemporain et de formuler des perspectives qui donnent un sens aux multiples entreprises de régénération de la vie des individus et des collectivités aujourd'hui entremêlées - et en apparence dérisoires - parmi la multitude des "voies" offertes, dans la plus grande confusion, par les gourous de tout acabit, d'une part, ou les scientifiques, les biologistes en particulier, qui voudraient faire de leur spécialité la clé de tous les progrès possibles de l'humanité, d'autre part.

Dans le film de Jean-Daniel Lafond, Michel Chartrand donne un portrait aussi coloré que déprimant de la presse québécoise. Que pensez-vous du travail des médias?

On dira que les médias sont à l'image de la population, comme on le dit des politiciens. Assertion trompeuse. Les médias en 1994 sont en mesure de modeler l'opinion publique, pour la simple raison qu'ils sont présents dans la vie de tout un chacun 24 heures par jour, qu'ils choisissent non seulement les événements qu'ils vont rapporter, mais aussi l'angle, l'éclairage sous lequel ils vont le faire.

On s'est réjoui dans les années 1960 et 1970 de ce que les journaux et plus encore la télévision soient en mesure de nous informer quasi instantanément de ce qui se passait aussi bien dans la jungle viet-namienne que sur le campus de l'Université Kent, de même que du contenu du dernier communiqué du FLQ. Mais les médias évoluent, comme le reste, dans un contexte de compétition, de concurrence.

Si bien qu'aujourd'hui, pour s'accaparer un large public, l'information s'est faite spectacle, un spectacle à base de *scoops*. Sur ce terrain, les gros ventres des enfants d'Afrique, l'allure cadavérique des victimes du sida, les macchabées gisant dans les rues de Port-au-Prince ou de Sarajevo, les déclarations de Bernard Kouchner, de Bernard-Henri Lévy, de l'abbé Pierre ou de mère Térésa ou encore la guignolée de Joël LeBigot présentent plus d'intérêt que *les forces sociales en lutte contre les politiques qui provoquent de telles situations.*

Bref, les médias ont dorénavant deux chevaux de bataille: la crise économique, d'une part; l'action humanitaire, de l'autre. En d'autres termes, nous sommes conviés à apprendre à vivre avec le *statu quo*. La crise, devenue chronique, doit nous amener à accepter le chômage, les hausses d'impôt, les coupures dans les services sociaux et à entretenir le mythe de la création d'emplois comme panacée aux ratés de l'économie de marché. La crise étant un fait bien établi et hors de notre contrôle, nous devons, bien sûr, nous préoccuper des pauvres qui ont tendance à devenir visibles au point qu'on ne peut plus ignorer leur existence.

C'est ainsi que parallèlement à cette mentalité de soumission à un ordre supposément immuable qu'on nous incite à adopter, on nous martèle l'urgence qu'il y a à faire preuve de compassion, une compassion "médiatisée", comme il se doit, en cette ère de la communication.

Sauf que paradoxalement la multiplication des formes de communication s'accompagne d'un sentiment d'isolement et d'abandon croissant chez des couches toujours plus nombreuses de la population.

C'est peut-être ici que se situe le rôle des intellectuels: retrouver la trame de ce tissu *d'informations de plus en plus épais et serré, si épais et si serré que la forêt disparaît derrière* les arbres.

Charles Gagnon aujourd'hui

Jean Larose

La Souveraineté rampante

À la croisée du culturel et du politique, Jean Larose donne ici un exemple de polémique aussi brillante qu'efficace.

114 pages – 15,95 $

Martin / Savidan

La Culture de la dette

Le discours de la dette prétend se situer au-dessus des idéologies. C'est ce dogme que les auteurs veulent remettre en question dans ce texte stimulant et décapant.

138 pages – 17,95 $

Boréal

essais

Qui m'aime me lise.

CHRISTIAN ROY

The Cow of Multiculturalism

Neil Bissoondath, *Selling Illusions. The Cult of Multiculturalism in Canada*, Toronto, Penguin, 1994

Unreconciled with a political trend that would define him as an «East Indian-Trinidadian-Canadian», the renowned Trinidad-born, Montreal-based writer Neil Bissoondath (V. S. Naipaul's nephew) has brought a valuable contribution to the raging continent-wide debate about multiculturalism, with an essay that is both provocative and wise, as insightful and incisive as it is fair-minded and empathetic.

It is as such in welcome contrast to the unexamined verities and dangerously literal «black and white» rhetorics of those who see no place on the moral high grounds save for the sanctified ghettoes over which they pretend to rule, with the old tricks of entrenched division.

«*It may be time for the cow of multiculturalism to be stripped of its holiness*», Bissoondath suggests, for «*without a change in focus and practice*» in this policy, «*it is unlikely ever to coalesce into the centre - distinct and firm and recognizably Canadian- we so desperately need*» for a new country, in the wake of the demise of the relatively homogeneous «old Canada» that some would like to restore, but that is gone forever.

Still, «*given that the picture the country transmits of itself is one that appears to diminish a unified whole in favour of an ever-fraying mosaic,*» «*if Canada, as an historical, social, legal and cultural concept, does not demand respect for itself and its ideals, why should any respect be expected*» of newcomers?

Is it indeed showing them respect to assign them to hyphenated niches in terms of the home they have left behind, of a more or less mythical collective past not unlike the very «Old Canada» (or *Québec tricoté serré*) to which it is often counterpoised?

Diffident of «racialized» left-liberal discourses of (minority) self-pity and (white) self-flagellation, which appear to «*seek positive change from the racial approach that produced Mein Kampf and apartheid*», Bissoondath (like Nino Ricci) reminds us that «*Migration -the act of leaving, the act of reestablishment- creates its own experience, effects its own change.*

One is no longer simply who one was in the first part of one's life.To pretend that one has not evolved, as official multiculturalism so often seems to demand of us, is to stultify the personality, creating stereotype, stripping the individual of uniqueness: you are not yourself, you are your group.»

To be sure, «*history, roots, the various people we have been, are today and will be tomorrow all come together to offer a definition of the self.*» Yet «*notions of the past, historical and personal, can be either a cloak of perpetual resentment or the centre that helps individuals understand who they are and where they stand in the world.*»

As the «*knowledge of unspoken wisdoms*», «*my own roots are portable, adaptable, the source of a personal freedom that allows me to feel 'at home' in a variety of places and languages without ever forgetting who I am or what brought me here.*» In this respect, the U.S. «melting pot» and the Canadian «mosaic» both fall short of the demands of our full humanity.

«*There is no need to abandon that which has been, to devalue that which is or to fear that which can be -no need for rigidly defined ethnicities or for divided loyalties, no space for governement to tell anyone who he or she is.*

This, then,» concludes Bissoondath, «*is the direction in which we should be heading*» (one in which he sees Quebec leading the way, by holding fast to a vision of integration through acculturation hinted at in early formulations of the federal multiculturalism policy): «*towards the recognition that heritage, in the end, belongs to the individual - and where aspects of heritage conflict, dialogue must ensue, compromise sought for the good not only of the individuals involved but of the larger society as well.*»

LeTTRe auX HoMMeS De L'aVeNiR

sur le film de Jean-Daniel Lafond, La liberté en colère, et la neuvième thèse sur la philosophie de l'histoire de Walter Benjamin

Jean Larose

Hommes de l'avenir, si ce que j'écris en ce triste jour d'hiver a survécu jusqu'à vous, sachez qu'à l'instant où j'ai tracé ces lignes j'étais vivant, comme vous l'êtes, - pouvez-vous le croire? - au moment où vous me lisez : j'entends la circulation qui reprend dans le petit matin, je vois dans le cercle lumineux de la lampe ma main souple qui trace ces mots à votre intention, j'ai un peu chaud, ma respiration est embarrassée par un rhume, *je suis plein de projets de voyage et de désirs pour une* femme que vous n'aurez jamais connue. Tout cela pour toujours à moi, pas à vous. Hommes de l'avenir, vous avez sur moi l'avantage décisif, sans réplique, de vivre, alors que moi je suis mort... Mais j'ai celui de vivre déjà, maintenant, quand vous n'êtes encore que d'improbables possibilités d'humains.

Bien sûr, je suis fou d'appeler cela un avantage; cela vous est égal que j'aie vécu avant vous, comme à moi les gens du siècle dernier. Votre vie, c'est votre vengeance sur moi. Au fait, les morts existent-ils toujours pour vous? Qu'en faites-vous à votre époque?

Célébrez-vous toujours pour eux des funérailles? Pleurez-vous toujours à la perte d'un être cher? Prononcez-vous son nom avec affliction? Portez-vous encore des noms d'ailleurs, ou les avez-vous abolis? Mon dieu... et si vous n'étiez plus intéressés à lire, devenus incapables de déchiffrer les écrits de vos ancêtres?

Savez-vous, je viens de voir un film (vous connaissez cela, un film; sans doute l'ancêtre du mode de représentation qui a remplacé entièrement chez vous l'imagination). Ce film s'intitule : **La liberté en colère**, et des hommes qui ont pour noms Pierre Vallières et Charles Gagnon y débattent de rêves et d'actions si lointains qu'on les croirait vieux de plusieurs siècles - alors que moins de trente années nous en séparent. «Pour une partie de notre génération, dit Vallières, il était encore pensable de changer radicalement le monde.» Comment croire en l'écoutant que pour la plus grande partie des jeunes gens d'aujourd'hui, il soit devenu impensable que de changer radicalement le monde ait jamais pu être pensable? Dans quelle nuit l'histoire s'est-elle abîmée? Quel cataclysme l'a désorbitée du cycle des révolutions? Vers quel gouffre roule-t-elle à présent? «Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier?» disait Nietzsche.

Naguère encore, Klee pouvait peindre un tableau représentant un ange dont les yeux écarquillés d'horreur, la bouche ouverte de stupéfaction, les ailes déployées vers une inatteignable destination, étaient, comme dit le Philosophe - en existe-t-il toujours parmi vous? - les yeux, la bouche, les ailes que doit nécessairement avoir l'Ange de l'Histoire. Cet ange a le visage tourné vers le passé. Il s'éloigne donc, à reculons, du spectateur du tableau, et se dirige à son corps défendant vers l'avenir, vers vous! Ses ailes froissées sont enchevêtrées et paralysées par un vent irrésistible, implacable. Dans toute l'étendue des temps passés qu'il contemple, cet ange «ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'accumuler ruines sur ruines et les jette à ses pieds». Il y a cinquante ans à peine, un homme désespéré comme Walter Benjamin pouvait néanmoins écrire encore que le vent qui bouscule l'Ange de l'Histoire vers l'avenir, qui l'empêche de **revenir sur le passé**, de réveiller les morts et de rassembler les vaincus, s'appelle «le progrès». Hommes de *l'avenir, je vous écris maintenant pour vous confier (un peu, il est* vrai, comme on jette à la mer une bouteille débouchée) que ce vent qui a soufflé jusqu'à maintenant sur l'histoire et projeté l'humanité cul par-dessus tête vers l'avenir, dans un désastre continuellement renouvelé, que ce vent s'est tout à coup, il y a peu, entièrement calmé... Notre époque - je ne sais, hommes de l'avenir, si la rumeur vous en parviendra - , notre époque n'en a que pour la vôtre, qui nous aspire vers vous et nous y précipite à toute allure.

photo: Marcel Jolibois

Jacques Parizeau (photo: Jean F. Leblanc/Agence Stockl)

Jusqu'aux traits de nos visages qui sont happés et déformés par la succion de l'aspirateur des temps à venir. On dirait qu'à nouveau nous sommes entre Fragonard et Goya, que sur nos visages comme essuyés et brouillés par une éponge se préparent les grimaces de la folie générale... La pompe foulante du présent ne nous arrache donc plus aux désastres du passé; le souffle aspirant venu du futur s'arrête à nous désormais, et n'attire plus rien du passé au-delà, négligeant, ignorant, effaçant au néant tout ce qui nous a précédé, notre enfance même et le souvenir de nos parents. Derrière nous, notre passé pétrifié demeure immobile, désormais mort **pour personne**, comme une fleur qui a séché dans un tombeau et qui ne réussit même pas à s'attirer l'attention du petit souffle qui pourrait la réduire en poussière. Plus un souffle, du passé pétrifié une mort nouvelle et plus absolue que la mort efface les morts en même temps que la mort elle-même.

Le Front de libération du Québec, sa colère, sa «libération» même, ont perdu plus que leur sens. Le plus étrange étant que nous sommes retombés de l'Ancien Régime à la Restauration sans être passés par la Révolution! L'égoïsme, la cupidité meurtrière, la folie d'exploiter le monde sont sortis renforcés de cette révolution qui n'a pas eu lieu. Mais comment l'amour de l'humanité, le dévouement révolutionnaire, qui avaient connu une si longue époque d'**évidence**, ont-ils pu s'évanouir si entièrement? À tel point que les traces mêmes en sont maintenant devenues énigmatiques, et non aux seuls jeunes gens mais à tous les hommes et femmes qui avaient vécu cette **évidence** politique avec une intensité telle qu'il n'est pas exagéré de dire qu'ils l'avaient connue dans leur chair?

Qu'est-ce que cette Histoire qui a vieilli avec la chair? Où donc est passée la politique - disons plutôt : le politique? où est passé **le devoir de politique** - injonction si puissante, et même tyrannique, à cette époque? Voyez dans le film cet ancien felquiste devenu professeur, entendez comment, encore aujourd'hui, ce n'est pas sans surmonter une dernière hésitation, sans un dernier tremblement de la voix qu'il affirme : «Je le sais maintenant : y'en aura pas de révolution!»

Que sont devenus le sentiment d'être responsable du bonheur des autres, ou plus grave et plus troublant, celui de devoir **sauver le monde**? Le monde n'est plus sauvable, et il ne désire plus se sauver.

Il faudrait pour cela qu'il sente toujours sa déréliction. Ou son aliénation. Savez-vous, hommes de l'avenir, ce que disaient nos révolutionnaires, il y a trente ans? Nous sommes menacés par la marchandise, prévenaient-ils, menacés d'**aliénation** par la marchandise; nous n'aurons bientôt plus entre nous que des relations de trafiquants, plus d'autres amours que des accouplements prostitués, plus d'autres bonheurs que d'être manipulés comme des marchandises de prix. Le plus drôle est que personne aujourd'hui ne dit le contraire: on reconnaît que la marchandise a tout recouvert. Seul a changé son signe, comme on dit : il est devenu très bien d'être marchandise. «Il faut savoir se vendre», c'est ce qu'on enseigne aux enfants dès la petite école. La servitude connaît enfin, après des millénaires d'humiliation, son heure de gloire et de domination. Nous vivons sous un continuel battage, un incessant éloge de la servitude volontaire. Où a fui la révolution? Où se cache le politique? Il est trop tôt pour répondre (j'espère qu'à l'heure où vous me lisez, hommes de l'avenir, il n'est pas trop tard). Mais je parierais pourtant qu'on les retrouvera, scellés sous un même oubli, avec la philosophie, l'histoire et la littérature.

Dans l'impatience de vous lire,
JL

REFERENDUM

CLASSE DE DÉMOCRATIE: UN EXERCICE DE SIMULATION

BARUCH LEVINSTEIN

Comment n'y avait-on pas pensé plus tôt ? Le Québec est un État souverain. Il suffit simplement de le dire. Et, mieux encore, de l'écrire. Voilà. C'est fait. Dans un cahier d'une douzaine de pages, réplique parfaite des bulletins officiels de l'Assemblée nationale, il est écrit: Le Québec est un État souverain.
C'est, quoi qu'il advienne, ce que décrétera le Parlement au cours de l'année 1995.

Dans l'intervalle qui séparera la déclaration de souveraineté de son éventuelle entrée en vigueur, le Québec continuera de demeurer une province canadienne. À cette nuance près que son Parlement aura voté la cessession. Ainsi, pendant quelques semaines, peut-être quelques mois (davantage ? on ose à peine y penser), une province sera donc virtuellement détachée des autres.

Les Québécois qui n'auront encore rien perdu de leurs liens avec la Confédération goûteront ou croiront goûter un parfum d'indépendance, le plaisir d'un fruit jusque-là défendu, une émotion entretenue par un sentiment de libération, le soulagement d'avoir atteint une terre depuis longtemps promise, la revanche des Plaines d'Abraham... En effet, entre le moment où l'Assemblée nationale aura ratifié la Loi sur la souveraineté du Québec et la tenue du référendum, rien n'aura changé. Rien: les trains continueront à rouler, les avions à voler, les gendarmes à courir après les voleurs, l'armée à voyager au-delà des mers... Les péquistes ne manqueront pas de souligner la sérénité de cet état de *presque* indépendance. M.Jacques Parizeau, toujours didactique, répétera: « Chères Québécoises, chers Québécois, vos députés ont fait leur travail de députés: ils ont voté une loi que vous avez contribué à rédiger vous-mêmes... Que dis-je ? Une loi que vous avez bel et bien rédigée. Nous vous en félicitons. Nous sommes fiers de vous. Vous avez raison d'être fiers de vous.» La fierté... très important la fierté. La mort dans la dignité, la vie dans la fierté. J'ai connu une époque où l'on parlait d'honneur. Donc nous voici fiers d'avoir rédigé (avec si peu d'aide) les 17 articles de la Loi sur la Souveraineté.

L'HISTOIRE: TRISTE HISTOIRE

Le texte: exercice de tautologie collective. Suivez-moi bien, l'exercice commence. Article 1: le Québec est un État souverain. Six mots. Du Québec souverain est l'État... L'État du Québec un souverain est... L'État du Québec est un souverain... L'État souverain du Québec est un... On aura beau tourner cette phrase dans tous les sens, il ne s'en trouvera guère de meilleure que *Le Québec est un État souverain*. Tout le monde est d'accord là-dessus? Oui. Il s'agit évidemment de la meilleure formulation possible en français. Comme vous rédigez bien. Gens du pays! Certes, comment mieux exprimer cette... cette réalité? Trop préoccupé que l'on sera de rivaliser d'élégances et de raffinements sémantiques, on oubliera que cette réalité est virtuelle.

SIMULATION, DISSIMULATION

À une population si friande de feuilletons télévisés, quoi de plus séduisant que de distribuer des rôles ?

HORS-TEXTE
SONDAGE EXCLUSIF DE VICEVERSA

Votre opinion sur l'indépendance

L'OPTIMISTE (PÉQUISTE)
Le Québec indépendant sera le paradis sur terre.

LE RÉALISTE (LIBÉRAL)
Quand le Québec sera indépendant, je crois bien qu'on va manger d'la marde.

LE PESSIMISTE (CITOYEN SANS AFFILIATION POLITIQUE)
D'la marde, je crois qu'il n'y en aura même pas pour tout le monde !

Devenez député. Jouez au député. Les consultations seront télévisées. Avec un peu de chance, vous pourrez vous voir au petit écran en législateur. De toute façon, «votre point de vue critique, divergent ou opposé» sera consigné dans un grand registre; ainsi serez-vous inscrit «personnellement dans l'histoire du Québec». On y recueillera sans doute très souvent des paroles historiques comme celles-ci: « Ce sera-tu ben vrai que j'pourrai avoir deux passeports ?

— Mais oui, Madame.

— Et si j'en veux qu'un seul, moé ?

— Ce sera à votre goût.»

Quelques échanges passeront à la postérité et feront le régal des historiens: « C'tu sûr, ça, que l'dollar canayen ça sera l'dollar à nous autres ?

— Mais pourquoi pas, Monsieur ? Car c'est dans l'intérêt même du Canada de...» (Suivra une longue explication technique sur la fluctuation et la pondération de la monnaie, les variations de l'inflation, la hauteur des échanges, les taux compensatoires convertibles, l'indice des prix, la Banque mondiale, le Trésor public, la Réserve fédérale, etc.) À peine moins inquiétant le souci soudain pour quelques établissements fédéraux: « Et Radio-Canada, Air Canada, Postes Canada, le Canadien national, les grands conseils de subventions (arts, sciences naturelles et génie, médecine, sciences humaines et sociales), l'armée ?

— «Je vous dis que tous les fonctionnaires fédéraux garderont leur emploi !»

UN DEVOIR DE NIVEAU D'ÉCOLE PRIMAIRE

Historiques, ces propos ! Répétitifs sans doute car l'Histoire se répète comme une leçon. Elle s'apprend comme un devoir. À vos pupitres, citoyennes et citoyens! L'Histoire du Québec commence par un devoir de grammaire et d'orthographe du niveau de l'école primaire.

«Voici votre copie», écrit le professeur Parizeau à la troisième ligne du cahier bleu. Il précise, à la huitième ligne, qu'il s'agit d'un «exercice». Il en fixe les règles:« étudier, critiquer ou modifier [le texte] de l'avant projet de loi». Pour les plus inspirés sans doute, il indique qu'il y a une page blanche. C'est la page réservée à l'exercice de rédaction: « Elle doit dire qui nous sommes et ce que nous voulons devenir. Elle doit refléter nos valeurs et nos espoirs. Elle doit refléter nos traditions et nos ambitions.» Et, pour un programme si ambitieux, il offre un espace d'à peine dix lignes. Ce n'est pas grave puisque tout le monde réussira l'examen. Une formalité. En effet, le texte final — le texte primé? — sera le texte rédigé (par qui?) « sur la base des suggestions qui seront faites» (page 4 du cahier bleu, en petits caractères) donc par tout le monde: mon texte, ton texte, son texte, notre texte, votre texte mais pas leur texte.

Charitable, le professeur Parizeau souffle aux élèves pas trop myopes la bonne réponse. Il s'agit, écrit-il, d'énoncer « les principes qui attribueront à la nation québécoise le pouvoir exclusif de faire toutes ses lois, de percevoir tous ses impôts et de conclure tous ses traités». En vendeur expérimenté de polices d'assurances, le premier ministre n'ignore rien des avenants qui tirent leur vertu d'être imprimés en tout petits caractères typographiques. Tout pivote autour de l'adjectif *exclusif* car la nation québécoise dispose déjà du pouvoir de promulguer ses lois, de lever ses impôts et de signer ses traités. Mais voilà, elle n'est pas tout à fait seule. Tout est là. Discrètement présenté au bas de la page 4. Comme on le voit, tout est écrit d'avance. Au cas où vous entretiendriez encore quelques doutes, le professeur vous annonce: « Un document sera disponible dès janvier pour vous *aider* à préparer votre intervention.» Merci, M. Parizeau. Mais n'est-ce pas un peu trop?

Ce qui se présente comme un exercice de simulation dissimule mal un simulacre. Un piège. Un de ces détournements de la démocratie que permet... la démocratie. La manoeuvre est grossière mais le coup est réglementaire. Impossible de contrarier ici le professeur.

Il s'en pourlèche les moustaches, heureux du bon tour qu'il vient de jouer... à qui ? Il plastronne. Comme toujours. Il sait bien cependant que sa logique n'est que grammaticale: ses conjonctions subordonnées sont très relatives. Encore que très énervantes. Après avoir eu arithmétiquement raison en déclarant: « On peut se passer des Néo-Québécois si les Québécois de souche votent unanimement», c'est politiquement qu'il a tort car une fois ses devoirs remis, la nation québécoise souhaitera une récréation et une chanson. Elle ressemblera peut-être à celle que dans mon enfance on chantait à la fin des classes: « Les cahiers au feu (de la Saint-Jean) et le prof (Parizeau) au milieu !»

Jean Morisset

Lettre ouverte à tous les «Vice Versa» de l'univers

À tous ceux qui sont venus chercher en Amérique le rêve d'un Québec qui se refuse et qu'ils refusent... Et aussi, à tous ceux qui sont venus débusquer au Nouveau Monde le frémissement d'un tipi dans la Prairie, le bruissement de la tente tremblante et le secret du Nitchequon, pour se retrouver soudain coincés entre le Parti québécois et Mordecai Richler, les mânes de Duplessis et les envolées de Matthew Coon-Come.

À tous ceux se retrouvant aux prises avec un Québec qu'ils répudient, par intermittence, au fond de leurs tripes, parce qu'ils le soupçonnent de trop ressembler à la contrée qu'ils ont quittée pour venir faire peau neuve au paradis de leurs phantasmes. Pauvre Québec, si loin du Nouveau Monde et antécédant l'Amérique par dix mille ans de glaciation, les sourcils en wigwan et le cœur en éternelle rivière.

Rivière devant laquelle il est resté souvent indécis, ne sachant trop comment se comporter avec son propre cœur. Cours d'eau prêt à explorer pour en respirer la pleine liberté, ou alors, houille blanche prête à harnacher pour la vendre aux USA qui la possédaient déjà dans leurs dossiers, de toute façon.

Qu'avons-nous fait à ce pays?

Qu'est-ce que ce pays a fait de nous?

Qu'est-ce que nous faisons avec ce pays?

Je me souviens avoir réfléchi longuement devant la harangue prononcée par un vieux Sagamos, il y a trois siècles et demi passés, et enfouie sous trois ou quatre couches sédimentaires.

«Qu'es-tu venu faire ici, homme apparu un jour avec les vagues du matin sur les bourrelets de la grande eau?
Pourquoi as-tu quitté tes pères, ta fiancée, tes dieux et les reflets caressants de tes propres horizons?
Que s'est-il donc passé?
Tu étais malade ou perdu?
Le sourire de tes vallées, la chevelure de tes montagnes ne te plaisaient donc pas?
Pourquoi es-tu parti?
Qui t'a fait si mal là-bas?
À peine auras-tu pris refuge dans nos bras, voilà que tu veux aussitôt les amputer afin de les remplacer par les tiens?
Pourquoi avoir prétendu abandonner tes croyances et tes lois pour t'efforcer avec une telle démence, par la suite, de les imposer à ces terres qui t'avaient accueilli et sauvé de tant de naufrages?
Tu es un homme qui es parti.
Est-ce là la raison qui te pousse à vouloir nous départir de nos dieux tutélaires pour mieux nous extraire de notre propre corps?
Qu'as-tu fait de notre mémoire?
Des lambeaux de géographie que tes anthropologues s'efforcent de rapiécer comme des poteries cassées pour les encastrer dans leurs musées
D'où vient donc cette peur qui te trouble?
Cette hésitation qui te tenaille?
Tu viens ou tu restes?»

Cet homme lointain, si lointain qu'il s'est confondu avec la brume de l'hiver sans laisser aucun parchemin pour marquer sa surprise ou son sourire énigmatique, cet homme évaporé dans la naissance même de l'Amérique et les archives de la neige volante, c'était mon père. Il n'a formulé alors qu'une seule réponse: il a remonté la rivière jusqu'à sa source. Non pas pour la découvrir et y déposer son nom, mais pour l'épouser et s'en recouvrir.

De là, le Grand-Lac à Trois-Branches issu de la géologie autochtone, de la poudrerie algonquine et de la confluence de leurs amours. De là, également, le grand portage apparu juste en amont de la carte officielle, de l'autre côté de

tous les édits déposés au Parlement. Confluence métisse qui jamais n'a eu, jusqu'à ce jour encore, droit de cité dans les matachias des documents offerts à l'imprimatur de la couronne et de la tiare.

Cet homme lointain, si lointain du Québec actuel, est devenu ce que les Cris de la Mer de l'Ouest appeleront, bien des marées plus tard, Bois-Brûlé et Libre-Traitant. «Otipemisiwak.» Tribu des libres-gens.

Et voilà que je te pose, à mon tour, les mêmes questions. Sans exiger d'autre réponse que celle qui t'es restée au coin des lèvres et que jamais encore, entre l'émerveillement de la première heure et l'angoisse de la deuxième heure, tu n'es parvenu à formuler!

Tu restes ou tu t'ammènes?

Pourquoi faudrait-il que ce rêve qui te percolait au fond de l'âme depuis tous les Mezzogiornos, les Calabres, les Péloponnèses ou les Aquitaines... doive être débité au métis-bâtard glorieux qui les antécédait depuis la débâcle du premier printemps jusqu'au dernier contrefort du Grand-Ouest?

Pourquoi faudrait-il que le rêve préfabriqué de l'Amérique chasse l'Amérique pour la simple raison que ce rêve n'allait pas coïncider tout à fait avec tes prévisions géographiques et les saisons d'un peuple qu'on avait prévu enfermer autour d'un fleuve, fût-il le plus grandiose de l'univers?

Qu'es-tu venu chercher dans ce pays?

Ce pays!...

Ce pays qui a tellement investi, ces dernières années, pour ne pas savoir. Et qui s'est alors inventé un nouveau nom - québec - pour se dédommager du passé canadien qu'il se laissera bêtement voler en croyant se libérer.

QUÉBEC! Nouveau nom si ancien, susceptible, par son extension jusqu'à l'Ungava, de lui faire enfin oublier sa trajectoire à l'échelle d'un continent dont la saga fondatrice repose aussi bien sur le génocide autochtone que sur l'élimination de sa présence permanente à travers le sang autochtone. Cela, on ne le mentionne jamais.

Il y a un prix à payer pour tout, surtout pour l'oubli.

Il y a aussi un prix à payer pour s'empêcher de rêver.

Comment rejoindre la sauvagerie du grand large au-delà de tout harnachement-dessèchement? Comment réinsuffler à tous les espaces non-québec-in-québec, et vice-versa, la grande symphonie transculturelle du sous-bois pour rejoindre les tresses de muskègues, les forêts de lacs, les couronnes de cladonie ou les tourbières réticulées tapisssant le parterre de l'assemblée nationale du Précambrien!

Quelque chose s'est-il brisé dans la mécanique onirique?

Kébek, prononcé à la vernaculée! Tous les sons finissent un jour par rejoindre leur sillon dans les dépôts identitaires des nations et les envolées géologiques du libre-échange.

Québec/Kébek. Quelle magnifique proposition phonétique, quand on s'y arrête... Mais qui en veut encore, ces jours-ci? Allongé ou serré, une ou deux cueillerées de miel à la chicouté, quelques graines de muscade boréale et un banc de neige crémeux.

C'est bien cela que vous recherchiez sans oser vous l'avouer? Un pays nouveau dont on peut retourner la peau à volonté, sans qu'il ne s'en plaigne trop. Un pays n'arrivant pas à s'opposer au projet de gestion/sublimation fomenté en son nom afin d'avoir enfin accès au secret du Mécatina et au code caché de la tribu, sans avoir à trop en payer le prix.

Il y a un livre qui sommeille dans le fond de ma bibliothèque. Vous aimeriez savoir quel est son titre, d'où il vient et comment je l'ai capturé? Je vais vous raconter.

J'ai aperçu un jour, du haut des airs, en hélico, depuis la Basse-Côte-Nord, entre Tabatière et Blanc-Sablon, des gens qui couraient autour d'un petit lac et d'un débarcadère, en faisant des signaux qu'on pouvait estimer amicaux, malgré la distance. Le pilote a alors fait demi-tour et nous avons atterri dare-dare. Visite de courtoisie, café, alcool, cakes, conversations chaleureuses; mais aussi interrogations en suspens, inquiétudes masquées, droits territoriaux. Qui va découvrir l'autre le premier?

«Asseyez-vous. Make yourself at home. D'où venez-vous, que faites-vous ici, où allez-vous? Vous êtes à l'emploi de quel survey?» etc., etc. «Et vous tous alors qui nous souhaitez si gentiment la bienvenue dans les "terres de la couronne autochtone", ne pouvait-on s'empêcher de rétorquer, votre accent germain voyage-t-il souvent ainsi, aux confins du Labrador?»

Voilà. Le livre en question contient toutes les réponses. Signé Elmar Engel (avec la spécification «Austeiger-Globetrotter-Erzäler»), il s'intitule *Nördlich von Nirgendwo. Abenteuer des einfachen Lebens* et se retrouve publié à Frankfurt am Main, chez Umschau Verlage Breidenstein GmbH, en 1981. Quoi d'autre? De quoi s'agissait-il au juste?

Eh bien, les clients auxquels s'adresssaient ce que j'appelerai un «coffee table book» pour poêle coleman, partaient d'Allemagne, de Suisse ou d'Autriche et arrivaient sur les lieux, via l'aéroport de Gander, à Terre-Neuve, d'où on les ammenait jusqu'ici sur un avion de brousse. Ils ne savaient pas et ne sauraient jamais où ils étaient exactement, mais peu importe, ils y étaient.

Où, au juste? Bien, en Amérique, version Canada, et ils jouaient au Nouveau Monde et au coureur-de-bois, pour je ne sais combien de milliers de dollars/semaine. On ne lésine pas sur les portages. Sur la carte accompagnant l'ouvrage, se côtoyaient les Indian Lake, Lac de la Flèche, tee-pee, ours, orignal, lynx et autres pichous, sans oublier, bien sûr, le voyageur canadien et les canotiers sortis tout droit de la Compagnie du Nord-Ouest.

Au même titre que les quatre-pattes à fourrure et autres alter ego zoographiques, notre symbole était inscrit sur la carte. Et voilà que nous arrivions directement du ciel pour nous poser au sein même de notre représentation. Voyageur atterrissant sur sa propre image, les touristes n'en demandaient pas tant. Ce n'était pas nous, en chair et en os, qui les intéressions, mais notre peau sur photo, notre potentiel onirique. Cela, tous les Sauvages de tous les Nouveaux Mondes l'ont expérimenté à un moment ou l'autre de leur vie et de leur prise en appareil photographique.

Tous ceux qui ont la naïveté de croire que les rêves appartiennent en exclusivité à ceux qui les rêvent peuvent bien se détromper. Les rêves appartiennent surtout à ceux qui les achètent et, en amont, à ceux qui les vendent et les mettent en production.

Le jour où tout peuple minoritaire échappe aux rêves qu'on avait façonnés en son nom et aux stratégies de la mise en cartographie qu'on lui avait si gentiment proposée pour l'aider, l'imaginer et le respecter... Le jour où un peuple photographié décide de doubler lui-même son image et de prendre en main sa projection dans l'imaginaire d'un Occident toujours compatissant, bien sûr... Ce jour là, donc, de lourds cumulus s'amoncellent à

Souverain ou pas, le Québec est le Canada, son pavillon est la feuille d'érable et non pas la fleur de lys qui appartient à l

n o t e

[1] C'est le Canada qui est le père-mère du Québec, et vice-versa. Le nom original du Saint-Laurent, auquel je proposerais volontiers que l'on revienne, est bien la «Grande Rivière de Canada». *Le Québec est le Canada*. Le so-called Canada de 1867 n'est rien d'autre qu'une usurpation et une fiction sociologique n'ayant aucun droit historique et géopolitique à ce nom. D'ailleurs, l'Acte administratif dit constitutionnel l'avoue en toutes lettres par le libellé qu'il porte: AANB: Acte de l'Amérique du Nord britannique. Souverain ou pas, le Québec est le Canada, son pavillon est la feuille d'érable et non pas la fleur de lys qui appartient à la France coloniale et esclavagiste - les ressortissants de Saint-Domingue en conservaient d'ailleurs la marque imprimée au fer rouge sur l'épaule de l'histoire.
Jamais, à mon avis, le Québec ne réussira sa souveraineté vis-à-vis de lui-même sans reprendre son nom de Canada, libre à tous ceux qui s'en réclament d'avoir le courage et la volonté de se choisir le nom et l'identité qui leur conviennent. J'ai traité suffisamment de cette question dans mon ouvrage *L'identité usurpée* (Humanitas/Nouvelle Optique. 1985) sans qu'il soit nécessaire d'insister davantage ici.

l'horizon de sa folie.

Ainsi en est-il du Québec. On l'aime bien et il peut bien continuer à chanter sa chanson et danser ses rigodons sur l'autoroute électronique, pourvu qu'il reste à l'intérieur des lentilles du Pentagone et autres associés. Le rêve (anglo-)américain, ça va. Mais le Québec, la souveraineté du Québec confine immédiatement au tribalisme. Une fois qu'on s'empare du papillon, la chrysalide n'a qu'à bien se tenir tranquille.

«Je vais te dire», me confiait un jour un collègue haïtien que l'aventure du transculturel laissait plutôt sceptique. «Un Haïtien mulâtre, créolophone, s'avérera toujours beaucoup trop "transculturé" pour être transculturel. Ainsi donc en est-il du Québec, presque malgré lui», ajoutait-il.

La proposition transculturelle s'adresse à un Québec qui n'a jamais existé ailleurs que dans la tête de ceux - y inclus, parmi eux, les Québécois eux-mêmes qui partagent les mêmes restrictions - qui refusent de faire remonter l'identité québécoise à ses racines algonquiennes et celtiques. Et, bien sûr, à l'identité canadienne dont elle est la dépositaire, avant tout [1], de peur de voir aussitôt invalider leur projet. Projet que je fais évidemment mien, peu s'en faut. Comment pourrait-il en être autrement? Tout Métis constitue une traversée de cultures dans son propre corps.

Il s'agit en fait, convenons-en, d'un projet fondé sur des prémisses qui regardent beaucoup plus les États-Unis et l'Amérique britannique que le Québec/Canada des XVI et XVIIe siècles.

Chasseur Dènè. Entre le Lac des Esclaves et le Grand Lac de l'Ours, été 1966 [photo: Jean Morisset]

rance coloniale et esclavagiste - les ressortissants de Saint-Domingue en conservaient d'ailleurs la marque imprimée au fer rouge sur l'épaule de l'histoire

On n'a qu'à parcourir rapidement la constitution des États-Unis pour se rendre compte jusqu'à quel point elle s'appuie sur une triple absence. Autochtones, Noirs et Canadiens (c'est-à-dire Métis canadiens, ci-devant appelés Québécois) ayant été d'autant moins invités à partager la naissance d'une démocratie libertaire qu'elle se fondait sur leur exclusion, selon la pensée même de Jefferson.

Évidemment, c'est sur la liberté individuelle que se fonde un ordre yanqui en vertu duquel tout individu qui ne devient pas beau, riche et wasp n'aura qu'à s'en prendre à ses propres inepties plutôt qu'au système. Et ce qu'il faut bien, pour la clarté du texte, appeler Québec, s'inscrit sur un plan essentiellement collectif, à la façon des Navajos et des Dènès. Et rien d'autre n'est prévu pour les échappés du melting pot que la clause «réserve» à laquelle le Québec ne peut échapper sans remettre en cause tout l'édifice socio-politique au nord du Rio Grande.

Une précision s'impose, cependant. Ayant refusé de fonder la légitimité de son propre projet dans ses fondements avec l'Amérique, en lui opposant béatement une francophonie européenne désubstanciée, le Québec se retrouve pris à son propre piège. Et ce, aussi bien dans ses rapports avec les Autochtones qu'avec tout le reste.

Je suis conscient d'écrire ces lignes à un moment crucial et exaspéré de notre propre histoire, alors que pointe de partout, en sourdine, une violence blanche animée de mille frictions inexpliquées et dont on n'arrive guère à parler. Croyant que tout a été dit, comment interroger un Québec qui ne s'interroge plus?

Que s'est-il passé? Que se passe-t-il dans ce pays-fétiche qui s'apprêterait, semble-t-il, à voter une deuxième fois en dix ans contre sa propre libération?

Je me souviens d'une entrevue diffusée à Radio-Canada, il y a quatre ou cinq ans, quand des milliers de fleurs de lys reprenaient possession des rues à l'occasion de la Saint-Jean. C'était, je crois, une année avant Oka et la grande déchirure de l'hyménée nationale. Un observateur français attentif, comme le veut la formule consacrée, analyste-sympathisant et partisan du principe de la non-intervention non-indifférence, en profitait pour faire les observations suivantes.

La chose est cyclique au Québec.

À intervalles plus ou moins réguliers, tous les quatre ou cinq ans, le pays donne dans le rite de la souveraineté.

un tel phénomène ressemble à une célébration carnavalesque se cachant subtilement derrière le paravent du patriotisme et du politique. Les drapeaux sortent, l'hymne national officieux se fait entendre un peu partout: «gens du pays, c'est à ton tour [sic] de te laisser parler d'amour». Chant de solidarité qui, contrairement aux hymnes en usage dans les autres pays, se réfère essentiellement à l'affect et non pas à la gloriole et à la guerre. Ce qui est là tout à fait exceptionnel.

Si vous voulez mon opinion, je dirai que je suis loin d'être convaincu que les Québécois veulent l'indépendance politique. Par contre, ils veulent célébrer, cela est évident. C'est pourquoi les rites de la souveraineté remplacent, par toutes sortes de détours, la souverainteté elle-même, pure et dure.

Par la suite, la fièvre baisse et quand le moment est venu de trancher, les Québécois se désistent. C'est qu'ils tiennent trop à la fête.

Difficile d'entendre pareille tirade sans enrager quelque part, tout en prêtant une oreille attentive au «sympathisant non participant». Bref, le Québec célèbre à l'unisson le mythe de son accession à la souveraineté. Et, pour mieux continuer

à célébrer ce mythe, il refuse l'indépendance, en vertu d'une sagesse paradoxale dont il serait le seul à détenir la clef...

Voilà donc la raison pour laquelle le Québec vote NON et préfère rester éternellement en cours de processus. Par pur respect pour ses rêves! Comment, en effet, réaliser un rêve sans risquer de le compromettre pour toujours? Si jamais le Québec devenait libre et souverain, c'en serait donc fait de son grand projet d'accession à l'indépendance.

Spécieux que tout cela, vieux Sagamos.

Très vicieux, n'est-ce-pas!

À l'aide! À l'aide!

C'est ce qu'a compris le Québécois Matthew Coon-Come, se voyant condamné, comme beaucoup d'autres, à prêcher le droit à demeurer assujetti à la structure qui l'a mis en réserve.

Sous ces contradictions que tous ont connu, depuis l'aube du Canada, c'est pourtant de ce côté que viendra le seul renouvellement possible.

N'est-ce-pas, vieux Sagamos!

Maintenant que tes fils entrecroisés continuent de se battre pour le droit à la légitimité et à l'espace qui l'a inspirée et nourrie, faut-il qu'ils en oublient du même coup la transculture dont ils sont imbibés? Il n'existe pas une chose telle que de purs Indiens et de purs Canayens (ou Québécois), mais un mélange des deux dont l'affirmation ne peut passer que par l'éclatement du B.N.A./Canada, et l'émergence d'un nouveau pays commun, quel qu'il soit, à nous de l'inventer, pour célébrer le millénaire en compagnie de tous.

Alors, dis-moi, vieux Sagamos. Nous avons urgemment besoin de lumière et de conseil. Le climat se modifie rapidement. Le mouvement des astres et des neiges change. Peu nombreux sont ceux qui connaissent encore les techniques permettant d'édifier la grande loge et le cercle à palabres. Le temps est arrivé. Comment refaire la grande chaîne d'alliance?

«Ils nous avaient fait mille promesses
mais n'en tinrent jamais qu'une seule:
ils promirent de s'emparer de nos terres
et ils s'emparèrent de nos terres.»

Comment dépasser alors, vieux Sagamos, les voies trouées du passé et le cul-de-sac du temps présent? Comment rejoindre et subsumer tout ce qui s'est tramé incognito dans ce coin du Nouveau Monde, sinon en conviant à la fête tous les chercheurs d'Amérique à transcender la peau transculturelle au-delà de tous les carnavals de Venise-en-Québec.

«Ils nous avaient refusé mille rêves
mais n'en réussirent jamais qu'une seul:
ils promirent de s'accaparer notre identité
et la réduisirent en multiculturalisme.»

En aval de tous les vice-versa de l'univers et devant le perspective de tout rehaussement géographique, que faut-il alors comprendre, vieux Sagamos? Que l'avenir de l'Amérique - de l'Amérique canadienne - ne saurait passer que par le Québec et l'avenir du Québec par la grande lumière autochtone dont elle est issue.

Maçi Tcho!

15-20 décembre 1994

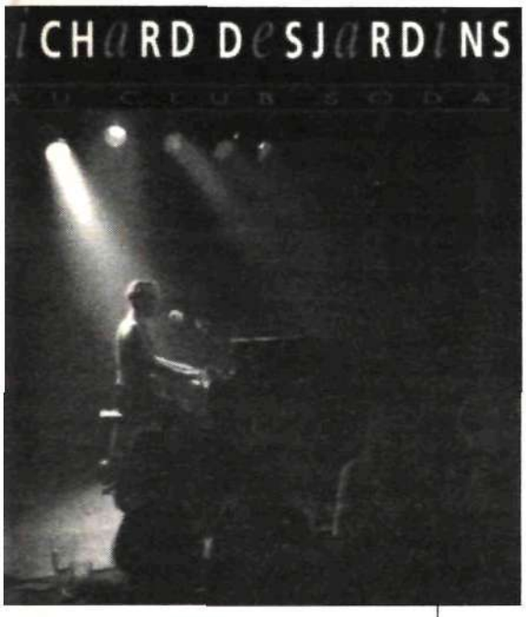
un pays libre à inventer

Nicolas van Schendel

pour Richard Desjardins

«C'est bien beau la souveraineté, mais ce qu'on veut c'est un pays libre», disait Richard Desjardins à la fin d'un spectacle qu'il donnait au Spectrum l'automne dernier, tout juste après les élections provinciales. C'est ainsi qu'il avait choisi de remercier son public. Les mots avaient été lancés spontanément, comme des baisers que l'on fait voler de la main, chaleureusement et amicalement.

J'étais ravi. J'applaudis ce complice et lui criai bravo. D'autres en firent autant, mais il me sembla entendre tout près de moi quelques murmures étonnés. Ils provenaient d'un groupe de jeunes gens élégants et parlant bien, d'allure fin de siècle, c'est-à-dire normale comme le P.Q. et son projet de pays. Ces chers anges s'indignaient. Quoi! Qu'avait dit le chanteur? Qu'il nous fallait un pays libre? Mais qu'est-ce que cela signifiait? N'est-il pas connu que nous jouissons ici, depuis longtemps, de toutes les libertés? Sans compter les droits qui sont fort nombreux. Le droit de ceci, le droit à cela... Le problème, s'exclama l'un d'eux, c'est que tout ce fatras de bons droits et libertés fait entendre un refrain trop banal, un «Ô Canada» qui finit par donner des hauts le coeur. Il faut donc un remède, une chirurgie puisqu'en ce cas l'amputation paraît



La pochette de *Richard Desjardins au Club Soda*

inévitable (sinistre présage!). Non, à l'évidence selon ces gens, Desjardins avait voulu faire le drôle. Un pays libre, ça ne *voulait plus rien dire, c'était passé de mode.* Le grand truc maintenant, c'était la souveraineté des peuples.

Les applaudissements avaient cessé. Les spectateurs s'étaient levés et se bousculaient déjà vers la sortie. Je restai assis quelques instants à méditer sur ce pays trop normal dont se réclamaient ceux que je venais d'entendre. Il me vint alors en tête les premiers mots d'une chanson inédite. Un pays libre à inventer... Il fallait écrire les paroles, composer la musique et surtout, trouver une voix. C'était cela le plus important. Car ce pays-là ne pouvait plus être chanté par les Leclerc et Vigneault; pour le raconter, il fallait donc passer par d'autres lieux que l'Île d'Orléans ou la Côte-Nord. Un autre chemin, une autre voie s'imposaient.

Desjardins venait de me mettre sur la piste et de me rappeler que lui-même cherchait à tracer les contours de ce pays à inventer, celui des «derniers humains»[1], et que la route empruntée pour cela était celle du Nord-Ouest, de l'Abitibi.

L'Abitibi, «un mot indien, nous dit ironiquement le poète, qui signifie «là où s'arrête l'asphalte»[2]!

Un petit pays, voisin de l'Ontario, si près en fait qu'il peut sans aucune honte soutenir le regard de son vieux rival. L'Abitibi, c'est aussi le pays des «Fros», comme l'indique le titre d'une chanson[3], ces *foreigners* d'Europe de l'Est venus chercher refuge dans les années 1930 dans une ville minière du Nord-Ouest, en même temps que des milliers de Canadiens français fuyant la Crise.

Desjardins raconte cette histoire et, du même coup, nous dit toute l'histoire, celle d'une dignité bafouée au fond des mines et dans les chantiers forestiers, mais surtout du combat mené pour tenir sa place au soleil. Un petit pays, l'Abitibi, celui de l'Indien d'abord, puis du migrant en quête d'une liberté à partager. Un petit pays qui est peut-être aussi une porte ouverte sur un plus grand - toujours ce pays libre à inventer.

L'Abitibi, c'est le *Nord-Ouest québécois*, un coin perdu, une sorte de refuge peuplé d'Indiens et de Fros, de Canayens et d'Anglos; un territoire situé au beau milieu d'un *parcours dont la trajectoire imaginaire peut* être tracée encore plus à l'ouest et nous rappeler ainsi une autre époque, celle des coureurs de bois et des voyageurs. Ces figures, on le sait, ont largement contribué à la création d'un peuple métis dans le *Nord-Ouest canadien*. Il y aurait ici une autre belle histoire à raconter, une histoire de liberté dont le sens n'a de valeur que symbolique.

Mais justement, peut-être faudrait-il revenir à ce récit singulier pour comprendre que le Canada a été autre chose que le fouillis légué par le médiocre compromis de 1867, et qu'il recèle encore quelques promesses de grandeur.

Desjardins, vieil Abitibien, écoute-moi un peu maintenant! Je m'en vais te parler du Canada et puis, si ça se présente, je te ferai part d'une ou deux promesses de grandeur. Qui sait! Ça pourrait peut-être faire une chanson. À toi de voir. Le Canada, ce reliquat d'empire, est un vieux Dominion écroulé, une pauvre petite chose insipide qui ressasse sans arrêt de vieux «airs de famille». Chacune de ces familles a ses manies et cherche la querelle. Parfois, lorsqu'elles se rencontrent, il peut arriver qu'elles se disent des choses très dures. Mais rarement en ce pays, la douce harmonie du savoir-vivre collectif s'en est trouvée vraiment affectée.

Tu l'a sans doute déjà constaté, cher inspirateur, le Canada est un pays empêtré dans les bonnes manières de l'indifférence et du mépris, pire encore, de la tolérance «correcte» - des attitudes qui ont toujours été plus ou moins cultivées entre les diverses composantes de la société civile. Le Canada que nous connaissons est un pays contraint par les frontières de ses communautés. En ce sens, il n'est pas libre. Il n'est pas non plus fondamentalement souverain. Jamais, en effet, il ne s'est déclaré de lui-même indépendant ou n'a osé rompre le lien qui l'assujettissait symboliquement à sa Très Souveraine Majesté britannique. Le rapatriement de 1982 n'a été qu'une formalité, une simple mesure administrative augmentée d'une charte des droits et libertés, et non un «rite de passage» consacrant une transformation radicale de la constitution du pays et la naissance d'une république nouveau genre.

Arrête-moi un peu, noble conspirateur, je crois que je suis en train de sombrer dans l'académisme des idées, à moins que ce ne soit un idéalisme bon enfant, ce qui serait d'ailleurs tout à fait indigne de mon âge respectable. Tant pis, je veux la révolution! Il faut que ça brasse un peu dans les barrages de castors! Moi, ce que je souhaiterais, c'est que le monde sorte un peu de sa petite famille et se rencontre une fois pour toutes sur la place publique. L'ordre du jour?

L'avènement d'une république métisse, une vraie! Du jamais vu, je te le dis mon gars.

Évidemment tu me répondras: «Et le pays libre dans tout ça, il est où?» Justement, il serait partout: on le verrait se constituer dans chaque débat ou confrontation de points de vue, au travers des alliances entre les groupes et les individus de langues et de cultures différentes. Cela se fait déjà, c'est l'une des grandeurs de ce pays, mais en marge, dans les espaces plus privés du travail ou des loisirs par exemple. Sur la scène publique par contre, rien sinon un «multiculte» de la différence dont les effets sont pitoyables: réflexes polis ou tolérants face à l'Autre (j'en parlais plus haut), de compétition aussi, ou encore de repli hargneux sur son identité. Il manque à tout cela un principe d'unité, sans doute une vision transculturelle.

Ne crois-tu pas, ami compositeur, qu'il serait temps de créer un hymne à la liberté dont les paroles seraient fondatrices d'un *nouveau pays? Un pays qui couvrirait le* territoire canadien en son entier, cependant, et non pas uniquement québécois. Car je crois bien que le Québec est encore trop petit pour être en mesure d'accomplir seul un projet qui poserait d'abord l'exigence de liberté avant celle de souveraineté. Le projet de pays normal ne parle que de souveraineté et néglige la liberté. Ce faisant, il vide la souveraineté de son fondement et, par le fait même, de son principe de diversité qui est au coeur de toute action libre. Or le Québec ne peut se passer de la diversité qui le constitue et, en même temps, déborde ses frontières. En effet, il ne peut pas, sans se décomposer lui-même un peu, mettre de côté l'Autre Canadien - lequel comprend tout autant que l'Anglo-Canadien les figures de l'ancien (le «Canayen» de sa propre histoire) et du nouveau canadien (le Néo-Canadien) - et encore moins l'Autre Amérindien (qui est, par définition, autochtone d'Amérique). S'il agissait en ce sens, le Québec échouerait pour de bon à se distinguer et à devenir grand. Le véritable défi pour le Québec ne consiste-t-il pas alors à proposer au reste du Canada un authentique projet de souveraineté... canadienne?

Desjardins, que penses-tu de cette folie?

Compose-nous donc une belle chanson à répondre.

notes

[1] Les derniers humains *[1988] (nouvel enregistrement 1992), Compact Disc Digital Audio*

[2] Richard Desjardins au Club Soda *(enregistré en avril 1991), Compact Disc Digital Audio - «Les Fros (présentation)».*

[3] *Ibidem.*

sensibili alle foglie

william anselmi

incontro con: renato curcio

Renato Curcio

Renato Curcio was one of the founding members of the Red Brigades. He has spent 18 years in prison for his ideological position. Since 1993, he has been allowed out on a daily pass to work at the **Sensibili alle foglie** co-op, a publishing house he co-founded and of which he is editorial director.

During his incarceration, Curcio has not capitulated to a compromise with the Italian State by renouncing his past and his political-military activity; for this he has been labelled an **irriducibile** (unrepentant). Others, the so-called **pentiti** (repentants) who implicated other members, or even the **dissociati** (dissenters) who did not implicate others, but indicated the location of arm depots, etc., though found guilty of various murders were able to walk away, sometimes with a new passport, to a new country. Curcio, has called for a general amnesty - for the various militants on the left and the right of the political spectrum, who are still in prison - since that period of political militancy and the state of national emergency which have been over for sometime.

During his years in prison, Curcio has written several books: ***WHKY***, Cooperativa Apache, 1985; ***L'Alfabeto di Este***, Sensibili alle foglie, 1990; ***La soglia***, Sensibili alle foglie, 1993; ***Metro***, Sensibili alle foglie, 1994. An interview with Mario Scialoja, entitled ***A viso aperto***, was published by Mondadori in 1993.

With the project of **Sensibili alle foglie**, Renato Curcio would like to see included in the social and artistic discourses of our Western world, the marginalities which post-modern societies use up and silence in their process of self-legitimization. It is giving space to voices which would otherwise be swept silent under the carpet of history, to those who are still «sensitive to leaves» - as a woman in an asylum wrote him and which gives the name to the publishing house.

We met with Renato Curcio, in Rome, at the **Sensibili alle foglie** co-op to discuss the project and his role in it.

Una canzone degli anni Ottanta di De Gregori diceva che* 'la storia siamo noi padri e figli'. *Negli anni ottanta si è manifestata l'ideologia postmoderna, che ha cercato di negare la Storia, di farne un racconto debole. Penso a Vattimo, Fukuyama, ecc. Come emerge questa antitesi tra la visione di una forte presenza del soggetto nella storia e il tentativo di rimuovere il soggetto dalla storia?

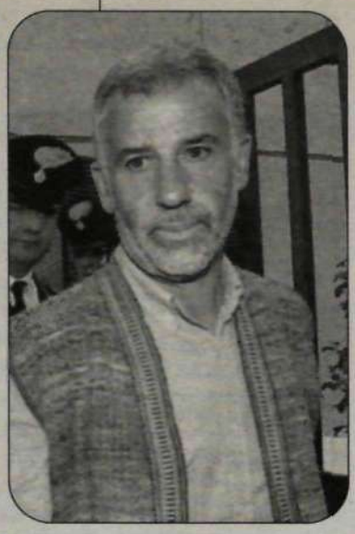
Gli anni ottanta in Italia sono anni di catastrofe proprio nel senso di René Thom, cioè di un pallone che a un certo punto è colpito da uno spillo. Qualcosa che aveva caratterizzato il dopoguerra e molto probabilmente tutto il Novecento, entra in catastrofe. Da allora ci sono state, sia reazioni estreme di difesa del passato, di difesa del pallone che ormai era stato bucato, che reazioni opposte. Sono passati dieci anni più o meno in questa confusione. Confusione esistenziale prima che intellettuale. Non siamo sicuramente usciti da quella confusione anche perché nella catastrofe sono poi finiti oltre ai codici esistenziali, i codici politici, i grandi immaginari, le grandi narrazioni.

Nella cultura italiana la grande narrazione per eccellenza è stata quella cattolica e per un altro verso quella marxista. Sono due grandi narrazioni in qualche modo legate a un dispositivo culturale millenario che è la cultura del libro che autorizza i comportamenti.

Abbiamo allora la Bibbia per un verso, i Vangeli per un altro o i testi di Marx. Libri che autorizzano comportamenti che sono narrazioni ma anche prescrizioni. Qualcosa che è scritto **prima** e che dice cosa bisognerà fare, che quindi segna il canale dell' ortodossia e della squalifica di chi non è all'interno del sentiero narrato. L'errante, colui che in qualche modo si muove un po' fuori dal sentiero diventa l'errore, diventa qualche cosa da annullare. Credo che oggi stiano emergendo, in questo momento fortemente creativo della catastrofe, consapevolezze che non hanno più a che fare né col pensiero **debole** né col pensiero forte. E' una riaffermazione della relazione - credo

che fosse un punto di vista completamente bandito da queste culture, cioè della relazione come centro della vita sociale, dove il soggetto esiste in quanto soggetto-in-relazione.

Così si rimette al centro qualcosa che prima invece era denigrato, reso opaco dalla centralità del codice.



Quando è apparso il tuo primo romanzo WKHY nell' 85, si sentiva che era la voce di uno isolato, di uno che stava contro una certa realtà. Isolato, ma che comunque parla, vuole comunicare. Negli ultimi anni, come è maturata questa tua scelta di comunicare?

TERMINATA L'ESPERIENZA POLITICO-MILITARE, NELL' 82, IN UN CARCERE SPECIALE, MI SONO VOLTO DAGLI SCENARI DELLA POLITICA ALLE MICRODIMENSIONI DEL VISSUTO

La mia scelta comunicativa si è manifestata come il desiderio di attraversare territori non solcati da sentieri. Terminata l'esperienza politica, politico-militare, in un momento molto particolare, nell' 82, in un carcere speciale, - mi sono trovato di fronte due alternative. Una era quella di chiudermi in un silenzio povero, smarrito, un silenzio di autoannullamento. Oppure di iniziare una riflessione sulla mia esperienza esistenziale, così come in quel momento la vita mi consentiva di fare. Allora mi sono volto dalle narrazioni, dagli scenari della politica, alle microdimensioni del vissuto. E le microdimensioni del vissuto hanno aperto delle voragini, degli abissi, delle prospettive fino allora inimmaginate di storia e esperienze. Un mondo che la politica, che procedeva per grandi generalizzazioni in nome di questa o quest'altra classe o di quella categoria sociale, non sapeva vedere. Non ci si accorgeva che le categorie sociali sono fatte di persone reali, persone reali le cui esperienze non si uniformano agli schemi delle teorie. Allora ho incominciato ad andare a tentoni, a sentire, a ascoltare: è un tipo di relazione. Di qui è nato un lavoro che dura da più di dieci anni, fatto di rapporti molto intensi con persone che su questa terra fanno dei percorsi strani, difficilmente definibili. Nomadi per esperienza di vita, nomadi intellettualmente, nomadi perché sono anche cacciati dalla grande società stanziale. Noi siamo in una prigione nata a Sumer cinquemila anni avanti Cristo, quando si è formata la prima città-stato, e quando le persone che hanno deciso di stabilirsi in un luogo hanno anche costruito intorno un muro. Dal quel momento i nomadi sono diventati dei banditi.

Sensibili alle foglie, ***come progetto editoriale, sembra essere uno dei pochi in Italia ad affrontare le differenze, a interessarsi di soggetti altri. Come si sono sviluppati questo bisogno e queste intenzioni?***

Da questo lavoro d'incontro, d'ascolto e di autoascolto, di ricerca di come stare sulla terra. Una ricerca di luoghi dove la vita avesse senso, visto che io ero in un posto dove la vita veniva privata di ogni senso. Allora è avvenuto l'incontro con scritture, produzioni, espressioni che molte persone realizzavano per vivere. La cosa mi incuriosì moltissimo perché c'era gente che era in grado, dopo anni di isolamento in situazioni di mancanza drammatica di contatti, di produrre, come dire, delle perle. Un po' come le ostriche che con un granellino di sabbia riescono a fare la perla. Mi viene in mente una parola: irritazione, che etimologicamente significa **contro i riti**. Ir-ritato: contro il rito. In effetti queste espressioni erano di una cultura altra, di una cultura differente, che non si misurava con l'istituzione culturale ma era invece animata da motivi esistenziali, una cultura di persone veramente **belle**, da prendere in grande considerazione umana, intellettuale. A questo punto ho incominciato ad addentrarmi in questi mondi che man mano mi aprivano ad altri mondi. Mondi simbolici, di persone che sono grandi creatori, dentro i quali, attraverso l'atto creativo, si realizza una spinta vitale, un qualcosa che non c'era prima. Facevano qualcosa d'altro, non ripetevano un codice artistico, non ripetevano un genere letterario ma se lo inventavano. Si inventavano anche dentro, cioè davano vita a un linguaggio di comunicazione sociale. Allora ci siamo detti che avremmo dovuto mettere in relazione tutte queste espressioni, per cercare di costruire una rete **irritata**... e di qui è nata questa avventura umana e intellettuale che adesso riunisce circa seicento autori tutti poco noti. Sono persone che vivono facendo cose - scrivendo, dipingendo, incontrandosi - e noi cerchiamo di valorizzare quello che fanno organizzando mostre, suscitando occasioni, perché pensiamo che nel passaggio ad una società complessa, questa differenza sia un arricchimento e quindi un contributo vero.

Manifestazioni di una cultura altra, profonda, differente che non vuole essere né sussunta né umiliata ma neanche vista come arte di carcerati, di pazzi, di handicappati, né l'arte di malati. Questo è un altro modo di prodursi e di produrre, di produrre mondi simbolici e comunicazione.

L'Italia sembra essere arrivata in ritardo alla questione del multiculturalismo, e ciò accentua i problemi, vedi il caso della Pantanella [1] oppure di Genova. Che alternative ci sono?

Sì, ho lavorato anche sul caso della Pantanella. In effetti accadeva che in Italia emigrassero persone da moltissimi altri paesi. Transitavano, e a un certo punto non trovavano altro posto per vivere che i luoghi del rifiuto urbano, le grandi pattumiere, le fabbriche devastate. La cosa mi parve veramente grottesca. Ma non più grottesca del potere, in Italia. Esisteva una similitudine tra chi governava il paese e questi edifici diroccati. E invece in questi immigrati c'era qualcosa di molto ricco: questa gente portava colore, voglia di vivere, e straordinarie esperienze di comunicazione transculturale. La Pantanella era un laboratorio unico in Europa: tremila persone che parlavano cinquanta lingue. Cinquanta lingue, una torre di Babele moderna in pieno centro della capitale italiana con mercati, teatri, moschee, venticinque religioni diverse e una straordinaria capacità di mettersi insieme, di stare insieme in una società, un paese dove nessuno riusciva a farlo, dove i gruppi politici si sfasciavano. Al loro interno prevaleva l'odio verbale, il rancore, l'arroganza del potere, quanto di più orrendo il Novecento ha prodotto nella sua forma agonica che in questi giorni vediamo pienamente dispiegata. Uno scenario di tristezza umana, anche per l'incapacità di questa società a offrire modi meno orrendi di passaggio, di transito dal passato al presente. Un presente che invece bussava alle porte sotto forma di donne, con vestiti colorati, capigliature assolutamente anomale, maniere di muovere il corpo mai viste. E modi di entrare in relazione completamente inediti, che creavano sgomento e paura. Ecco, qui sta l'interesse per la Pantanella come straordinario fenomeno culturale dentro un monumento di agonia. Vedi, qui c'è una mela che muore, che marcisce, e ci sono delle straordinarie energie che dobbiamo considerare. La società italiana non è stata capace di farlo, tanto è vero che ha tentato di risolvere il problema con lo stesso mezzo con cui lo si è **risolto** in Irak o in altre parti del mondo, con la guerra. Così è stata fatta la guerra alla Pantanella. Si è incominciato a dire: «gli arabi sono terroristi, i mussulmani sono un pericolo». Si è evocata la figura del marocchino, del **feroce Saladino**. Tutti gli stereotipi dell'invasore che viene dal Mediterraneo, dal Sud sono stati richiamati per mobilitare un' opinione pubblica impoverita economicamente e moralmente. Una forma di razzismo culturale molto profondo, che pescava negli stereotipi culturali di una società in agonia. Profondo perché nessuno ha saputo evocarne la dismisura, facendo vedere come delle parole apparentemente innocue passavano sui giornali, alla televisione, alla radio e portavano un codice che suggeriva un modo d'intendere le relazioni umane. Così il razzismo

nota

[1] La Pantanella era un edificio abbandonato di Roma, occupato da *vari immigranti asiatici, africani, ecc.* Un luogo dove varie culture, religioni e sistemi sociali convivevano senza troppi problemi.

è passato attraverso il linguaggio prima ancora che negli atti.

Gli atti sono stati poi la conseguenza di questo tipo di comunicazione, del linguaggio.

Nel tuo ultimo libro,* La soglia, *che affronta il passaggio tra due realtà ben definite, la voce narrante si esercita sempre in un'analisi sia di discontinuità che di continua reintegrazione. Ora, a distanza, come lo rileggi?

E' stata una scritturra davvero immediata. Quel libro nasce da centinaia di fogliettini che ho scritto giorno per giorno non con intento diaristico, ma per tenermi insieme in un momento fortemente lacerante. Un' abitudine che ho preso di fissare certi momenti perché lì non c'è solo la memoria di un passaggio ma c'è anche il modo in cui uno lo interpreta, lo vive. Un modo per riuscire a capirsi, in momenti in cui sembra di non capire più niente perché il passaggio di soglia, il transito da un mondo ad un altro, è sempre un momento di morte. L'esperienza della morte che l'Occidente annulla, io invece l'amo moltissimo perché è l'esperienza di un grande rimorso, che ci fa capire ogni volta qualcosa di più di noi stessi. L'esperienza della morte però è anche l'esperienza della nascita con tutte le difficoltà. Difficoltà dovute all'impatto con codici che non si sanno decifrare, comportamenti, parole incomprensibili. Di qui il bisogno di morire, di rinascere molte volte... dopo i diciassette anni di carcere. Oggi mi trovo a un guado. Dentro di me è ancora buio. Mi trovo in un mondo ostile, pieno di fallimenti umani, ma anche ricco di incontri che portano sguardi imprevisti, nuovi sulla vita. Allora, per non perderli questi sguardi, ho intrapreso un altro lavoro che s'intitola **Metropolitana**. Il fatto è che per venire a lavorare lascio il carcere al mattino alle sette, prendo la metropolitana alle 7 e un quarto e arrivo qui alle otto attraversando Roma sulla metropolitana. Il mio sguardo è abituato a cogliere gli aspetti della comunicazione non verbale perché ho vissuto a lungo dove la comunicazione non verbale è più importante delle parole. Allora sul metrò ho visto e vedo tantissime cose che mi raccontano questa società molto meglio delle persone che potrebbero parlarmene. Ho deciso, quindi, di fare dell'esperienza della metropolitana, non l'esperienza del viaggiatore ma di chi vi incontra un mondo: persone che mi raccontano la loro vita. Perché succede che tra una stazione e l'altra mi riconoscano e me la raccontino davvero. Incontro anche persone di tutti i paesi del mondo e persone che ostentano delle letture, dei giornali, dei libri. Così mi sto facendo un'idea del mondo, di una società che non conosco, attraverso questa via sottoterra, una via che è anche metafora del mio attraversamento piuttosto sotterraneo, oggi, dei rapporti sociali.

Graffiti a Secondigliano, fine anni '70

Quando parli della soglia, parli di qualcosa di molto simile alla condizione dell'immigrante. Possono essere questi due modelli, metafore l'uno per l'altro? L' idea del nascere e del morire, del confrontarsi con una nuova realtà senza tuttavia abbandonare l'altra, ci fa restare sempre sulla soglia. Tu, ad un certo punto, dici 'la soglia è senza spazio né tempo', è una condizione che ci si porta dietro, che non credo si risolva. Allora, la soglia, è una chiave di lettura della condizione immigrante?

Senz' altro. In questo senso la soglia non è un luogo fisico, collocabile nello spazio e nel tempo. Ma è un luogo onirico che riguarda le esperienze interiori, certi momenti particolari dell'esistenza. La soglia non è il cancello che si apre all'ora x del giorno x a Rebibbia. Ma è il modo in cui un mondo entra in relazione con un altro. E' un luogo magico. Io apro il libro con la leggenda di Gilgamesh dove c'è una metafora della soglia: tra il bosco sacro agli dei e la sfida dell'uomo. Gilgamesh dice: ma perché gli dei devono avere un luogo sacro tutto per loro? E' un po' come l'immigrante che dice: ma perché gli europei devono ritenere che la città di Roma o la città di Milano devono essere un luogo sacro tutto per loro? Chi ha diritto oggi a stabilire che c'è un luogo della terra sacro per se stesso?

Ecco, io non credo che dopo le grandi avventure imperialiste, colonialiste del Novecento, che poi è la civiltà iniziata col Quattrocento, ma più precisamente dopo le grandi divisioni del mondo, dubito che nel momento del crollo di questo progetto imperialista oggi ci sia qualcuno che possa dire: «Questa terra, questo luogo è qualcosa di mio». Oggi non penso che il municipalismo possa risolvere il problema della nazione. Credo invece che occorra immaginare degli incontri veri, cioè planetari. La contraddizione tra Nord e Sud oggi ha fatto saltare il modo di vedere questi due mondi. Allora qual è e la soglia tra nord e sud? In effetti incontriamo persone che transitano liberamente in paesi non liberi, che traversano confini che qualcuno ha stabilito ma che non hanno più valore. Infatti esistono sulla carta geografica ma non sono più nel cuore della gente e sussistono solo nell'interesse dei gruppi politico-economici.

Non pensi che comunque il sistema cercherà di negare questa lettura del mondo?

Sì, la **soglia** è anche luogo di grandi fallimenti, di catastrofi, di cose che muoiono. Le esperienze degli immigrati, le altre esperienze minoritarie, sono esperienze della sofferenza e del tragico. Bisogna dire però che l'umano è costantemente esposto all'esperienza del tragico. E' un fatto che in qualche modo ci costringe ad **esser sensibili alle foglie**, ad avere di noi un'idea più aperta alla differenza, alla sensibilità che all'indifferenza e all'insensibilità.

new year's resolutions. a reader at large

PAOLO SPEDICATO

photo: Claire Jachymiak

LET US COMPARE MYTHOLOGIES
[Leonard Cohen]

ONLY A GOD CAN SAVE US
[Martin Heidegger, interviewed by *Der Spiegel*, 1966]

One day, going back home from one of my rare jogging workouts, I spot two books lying next to a garbage can. Books strewn in the streets are a common sight in a place like New York, where, so the conventional wisdom goes, you can buy a piano at two o' clock in the morning.

I stop to pick them up. This accidental discovery proves to be a veritable time capsule: I'm talking about Leonard Cohen's *Selected Poems (1956-1968)* (1969) and R. D. Laing's *Knots* (1970).

I take them with me.

I open them one by one, the Cohen's first.

The song of the Hellenist catches my attention:

O cities of the Decapolis across the Jordan,
you are too great; our young men love you,
and men in high places have caused gymnasiums
to be built in Jerusalem.
[...]
And in the salon that holds the city in its great window,
in the salon among the Herrenmenschen,
among the close-haired youth, I made them laugh
when the child came in:
Come, I need you for a Passover Cake.»
And I have touched their tall clean women,
thinking somehow they are unclean,
as scaless fish.
[...]
O cities of the Decapolis,
call us Alexander, Demetrius, Nicanor ...
Dark women, soon I will not love you.
My children will boast of their ancestor at Marathon
and under the walls of Troy,
and Athens, my chiefest joy -
O call me Alexander, Demetrius, Nicanor...

This poem can also be read as a rare moment of meditation over the too often taken for granted links between the oldest monotheism and the pre-classic and classic antiquity.

Scholars and historians have called it «the Judeo-Christian tradition», the one which founded the values of the Western civilization. Yet it is a definition that has never been completely satisfying to me, as if excluding, beyond the undoubted continuity, fundamental differences. I always thought that something there was being discarded conceptually. One can easily agree upon what became the Christianized Plato or the scholastic Aristotle during the Middle Ages, and upon the whole metaphysical idealism and values linking biblical thinking and the classic Western principles of thought and morals.

What is often left out of consideration are the oppositions between polytheism and monotheism, immanence and trascendence, materialism and idealism, civil *virtus* and spirituality, between social *re-ligio* and centuries of sacred power-alliance shared by church and state. In other words, main features of the Greek-Roman world and of an «originary» thinking, when not ignored, are adapted to and placed into the juncture of the western methaphisical canon, culminating into the Judeo-Christian father's house.

It has been the task of the Nietzsche-Heidegger *lignée* to point out an alternative path by looking at the Greeks and, chiefly, by interpreting the pre-Socratic thought.

If theoretical or political short cuts have at times proved deceptive

or even dangerous, a renewed look «backwards» can lead us forward. More tragically confident and equipped as human beings, in the age of triumphant science and technology (information super-highways included), and a time of parallel attacks to reason and nature.

Reading Laing anew means revisiting the anti-psychiatry season of the sixties and seventies in Europe, during which several schools of visionaries such as Laing, David Cooper, Franco Basaglia, Elio Fachinelli, Félix Guattari, Michel Foucault rewrote the history and treatment of schizophrenia and bourgeois «normality». Laing, in particular, applied his investigations to the dynamics of the «divided self»; describing with the «politics of experience» the new life of different kinds of families and individual subjects at various levels of human communication.

The *Knots* in question are also, in his own words, «tangles, fankles, *impasses*, disjunctions, whirligogs, binds» acted in dialogue-scenarios by the fictitious couple Jack and Jill. And you may also consider his writing rhythmically poetic or consistent with a journal-like confession or a conversation with the psychoanalyst.
You can bet the writer is having fun. It is, however, damn serious fun:

They are not having fun.
I can't have fun if they don't.
If I get them to have fun, then I can have fun with them.
Getting them to have fun, is not fun. It is hard work.
I might get fun out of finding out why they're not
I'm not supposed to get fun out of working out why they're not.
A little girl comes along and says: let's have fun.
But having fun is a waste of time, because it doesn't
help to figure out why they're not having fun.
How dare you have fun when Christ died on the Cross for you! Was He having fun?

Or try the following:

By those who know the discourse on dharmas
as like unto a raft
dharmas should be forsaken, still more so no-dharmas
Hearing that dharmas, and still more so, no-dharmas
should be forsaken
some are of the opinion that there is no gate
that is their opinion
there is no way of knowing except to go through it

I have just read in *The Nation* magazine (December 19, 1994) of Jerry Rubin's recent death in Los Angeles due to a painfully absurd car accident. Rubin, author of the legendary pamphlet *Do it! Scenarios of the Revolution* (1970), was the founder, with the late Abbie Hoffman, of the Youth International Party or Yippies, «an organic coalition of stoned hippie dropouts and New Left activists» (P. Krassner).

Here's the obituary Paul Krassner wrote: «Both the Associated Press and *People* asked me if it was Jerry who first said, Don't trust anyone over 30. No, it was Jack Weinberg of the Berkeley Free Speech Movement - which, ironically, is celebrating its thirtieth anniversary this month. ... Jerry had gone from pot-smoking to stockbroking, from rabble-rousing to networking. He had evolved from listening to Lenny Bruce records before delivering Yippies speeches to dancing naked to Neil Diamond albums to psych himself up for inspiring an audience of potential multi-level marketers.
In the eyes of many former comrades, he had sold out, but Jerry was preparing to launch a project whereby youth gangs could sell his Life Extension products instead of crack and heroin. He was about to drive to South Central for a meeting - hoping to turn gangbangers into capitalists and end welfare as they knew it - when his own life ended so abruptly».

Rest in peace, Jerry Rubin!

RETURN OF THE NATIVE

Towards the extreme tip of Manhattan island the ground is being broken for the site of the New York Holocaust Memorial Monument. In October, not far from this site the Museum of the American Indian in New York was officially opened. Two more similar institutions are expected to be built, one in Maryland and one in the Museum Mall in Washington D. C..

Why am I associating the two events? While the memory of the destruction of the European Jewry is entrusted once again to the building of a public monument, when it comes to the native peoples of America instead of a monument a museum is considered a more fit initiative.

I am not particularly in favor of a monument as a guardian of public conscience. All I'm saying is that, in this case, we are faced not only with another political and cultural dilemma, the value and meaning of monuments, but with a clear double standard: the negation and subtle obliteration of the local holocaust, the American-Indian Holocaust. Memory is selective, it is said. When it comes to the native peoples, the approach to their history is mostly one of museum-quality categorization, and of sectoral specialization.

Too many times the curatorial and/or scientific handling of the facts and of the artifacts has been willingly unable to come to grips with a living culture and an enduring resonance.

In the meantime a certain media frenzy seems to have been sweeping the public attention, from the recent airing of a 4-part series on TBS, the Turner Television Service, to the publication of a number of coffee table books on the Native-Americans.

Three remarkable and semi-permanent exhibitions can be seen at the new museum, which the curators, confident and all American-Indian themselves, have been calling «the museum different», to show «its uniqueness among the Smithsonian's bureaus and in the museum community nationally», and as challenging «the traditional stance of the museum as a singular voice of authority on excellence and cultural meaning» [*Smithsonian Runner*, no. 94-6 Nov.Dec. 1994, p. 2].

And yet the history and culture of the native nations of North America continue to be by and large the open dirty secret of American history, yesterday as today.

Communitarianism and tribalism vs. individualism, respect for the Earth vs. the plundering of the land, resistance and dignity vs. colonization, seem to be the irreconcilable messages. I'd like to quote what Eldridge Cleaver, at that time a member of the Black Panther Party, had to say in the introduction to Jerry Rubin's *Do it!*. In 1969, when he was in Algier he wrote:

«The first chapter of Jerry's book is entitled *Child of Amerika*. That's another one of Jerry's trips. It is impossible for him to be a child of Amerika - no matter how he spells it. Jerry is not an Indian. He is a descendant of the invaders. I am in favor of a Dictatorship by the Indians. It's their land. I don't care how few of them there may be left; if there is only one single Indian left, I am in favor of making him an absolute monarch, even if he is an idiot. The Indians have a right to that. I am not interested in any arguments to the contrary. All arguments have been thoroughly refuted by the heroic resistance against the European invaders put by the Indians led by great leaders such as Tecumseh, Sitting Bull and Geronimo.

But Jerry is a child of something. He calls that Amerika. What the Indians really feel about that is not taken into consideration. O.K. Jerry is a child of the Amerika that does not take the Indians into considerations. We need language that condenses all this shit into phrases. Most of Amerika's history can be boiled down to one five-letter word: BLOOD. Jerry is the child of BLOOD.»

ZAPATISTA!

«Anti-Alien Movement Spreading In Wake of California's Measure» trumpets a *New York Times* front page article of December 4, 1994, the measure being Proposition 187 «which requires teachers and clinic doctors to deny help to undocumented aliens and to report them to the police». The measure has been challenged in several courts of California and so far barred from be taken into effect. This approach towards mostly Mexican emigrants has sparked heated and even violent reactions in California and Mexico.

But listen to this. In December, the CBS Evening News had aired a report showing how many American citizens live a very comfortable life in Mexico as illegals. Reality is comic, isnt'it? Yes, but it is also tragic.

Marty Stevens-Heebner has been recently sent to Mexico's most southern state, Chiapas, as part of a delegation by Global

The history and culture of the native nations of North America continue to be the open dirty secret of American history, yesterday as today

photos: Claire Jachymiak

Exchange, a San Francisco-based human rights organization. Here's what he had to say in a letter to the *Times* [*Violence at Home Drives Mexicans Northward*, December 1, 1994]: «... That became clear to me on Nov. 13, the day I encountered the peasants who had lived on an ejido, a communal farm, called Patricio. Two days earlier, they said, they were violently dislodged from their homes by armed gunmen hired by the wealthier local landowners. These people told of being terrorized for three days by the gunmen until they finally agreed to abandon their farm, if only they would first be allowed to gather their few belongings - few because their life is one of subsistence farming, where they live in homes with dirt floors, usually without running water or electicity.

They collected their possessions and then, they said, were forced to watch as the landowners' thugs burned them, including the four vehicles they had for 350 people. A child lying inside one of these vehicles was incinerated. Five were shot and wounded.

More than 20 men, I was told, were «disappeared» after their heads were shaved and they'd felt the searing pain of a rifle butt in the groin. (One of these men was eventually found dead on another ejido.)

As the rest of the peasants were loaded into buses to be taken away, they said, the gunmen threw gasoline on the vehicles and tried to set them alight. Fortunately, they were unsuccessful, and the screaming occupants escaped with the clothes on their backs.

We met these survivors where they were camping out beneath the arches of the municipal building in the nearby town of Palenque, sleeping on the concrete amid the jungle heat and the stench of stale urine because they had nowhere else to go. These homeless people are not alcoholics, drug addicts or drug traffickeers. They are devoted to their families and they want to go back to working the land, to resume their *former lives. But the gunmen have threatened* to kill them if they try to return.»

What's next?

The Zapatista fire next time!

Jean-Daniel Lafond

La liberté en colère

Ce texte est extrait du livre: *La liberté en colère. Le livre du film*, Montréal, L'Hexagone, coll. Itinéraires, 1994. Le film: *La liberté en colère*, long métrage, production ONF, 1994.

Au Québec les choses commencent à bouger au moment où on entrevoit mieux à quoi risque de ressembler la société de demain. *L'air de régime*, installé depuis déjà plusieurs années et devenu irrespirable, est aujourd'hui finalement traversé par des voix dissonantes. Dans son introduction au livre du film, Jean-Daniel Lafond écrit: « Je sentais confusément que, dans son désir de remettre en présence Gagnon et Vallières, Francis [Simard] retrouvait les racines profondes de son propre cheminement politique et, sans doute, l'espoir caché de reprendre le cours interrompu de l'histoire en se réconciliant avec lui-même. J'étais définitivement convaincu qu'il y avait un film à faire. C'était peut-être une occasion de comprendre les causes profondes de la grisaille politique qui recouvre le Québec, depuis bientôt une décennie, quand les politiciens de tous poils ont réduit à néant les vieux rêves de liberté, confirmant par là le triomphe des technocrates sur les penseurs, des comptables sur les poètes. [...] À travers traces et signes de piste, c'est ainsi que je reconstitue aujourd'hui l'origine de ce film: dans mon désir de poursuivre ma réflexion sur le destin du Québec et dans le secret de Francis Simard enfoui dans sa volonté de faire se rencontrer à nouveau Vallières et Gagnon.»
Voici l'extrait du livre de Jean-Daniel Lafond que nous avons choisi.

Charles Gagnon, Michel Chartrand et Pierre Vallières dans *La liberté en colère*

Les oiseaux morts

Note de repérage

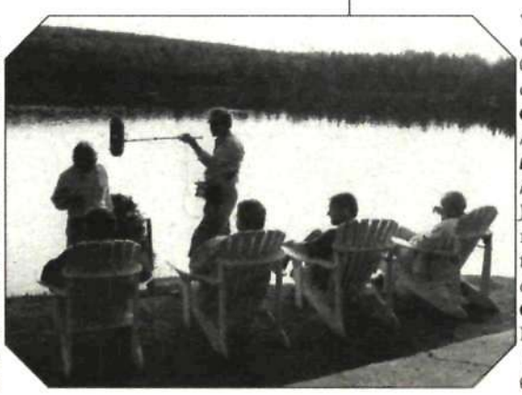
La séquence qui suit a été tournée le 14 mai 1993.

Un an auparavant, dans le même printemps des bords du Richelieu, devant les amélanchiers en fleur, Francis et moi avions rencontré Michel Chartrand, chez lui. De notre entretien, une phrase me revenait en mémoire avant de commencer le tournage de ses retrouvailles avec Pierre et Charles:« On vit dans une société sans opposition, sans conscience critique, sans mémoire ni culture politique, sans participation. Une société aplatie.»

Scène 28

Printemps 1993. Chez Michel Chartrand. Pierre et Charles retrouvent celui qui a inspiré et souvent soutenu leurs actions.

Pierre Vallières
Moi, il y a une question que je me pose et que je pose: Michel tu as toujours été dans des groupes de gauche depuis le CCF, l'ancêtre du NPD, t'as connu le Parti socialiste du Québec, t'as connu pas mal toute l'évolution de la gauche depuis les années 1930 au Québec, comment t'expliques qu'au Québec, dans la société québécoise, y a jamais eu un courant de gauche qui ait réussi à s'implanter et à durer, et aussi à mobiliser un nombre suffisant de personnes pour avoir un impact sur la société québécoise?
Michel Chartrand
Les journaux, il y a trois propriétaires: Desmarais.
Pierre Vallières
Pierre Péladeau.
Michel Chartrand
Péladeau..
Pierre Vallières
Conrad Black..
Michel Chartrand
Black..Puis là Desmarais pis Black, ils viennent d'acheter Southern Press: vingt-quatre quotidiens pis cinquante-trois hebdomadaires. Ils contrôlent toute la presse anglaise, toute la presse française. Péladeau, il a vingt-huit hebdomadaires plus *Le Journal de Québec* pis *Le Journal de Montréal*. Il y a trois messieurs dans la province de Québec qui disent aux Québécois comment penser. Pis nous autres, on se fait aller les ailes..On a l'air des oiseaux morts,osti!
Moi,ça me fait rien, je suis encore vivant, je mange encore, pis je bois un coup de temps à autre, mais, osti! je me fais l'impression que je suis un oiseau mort! Je bats des ailes, tranquille. Crisse!
Pierre Vallières
Ah! C'est pessimiste,ça.
Michel Chartrand
Arrête donc, c'est pas pessimiste, c'est réaliste!
Le mouvement syndical, le mouvement ouvrier, les Caisses populaires, on leur a mis quarante-huit milliards dans les mains, ils n'ont pas trouvé le moyen de nous donner de l'information, hein! he
Pierre Vallières
C'est-tu la raison pour laquelle le socialisme a jamais pris sérieusement au Québec?
Michel Chartrand
C'est une des raisons, peut-être que c'est une des raisons. Je le sais pas, c'est toi le théoricien. Écœure-nous pas! Pose-nous pas de questions! Réponds, toi, câlisse! Où qui sont les trotskistes, les M.-L. pis les autres crisses? *(Il rit).*
Charles Gagnon
À l'heure qu'il est, je ne vois pas de solution autre que celle de tâcher d'être porte-parole de ceux qui sont mal pris. Tu peux pas..
Michel Chartrand
(L'interrompant) C'est un coryphée, ça, c'est un coryphée de tragédie grecque..C'est pour ça que j'ai planté des amélanchiers chez nous, en l'honneur de Ferron[11]. Il m'avait dit: «T'es un coryphée de tragédie grecque, tu dis ce que le monde pense.»
Oui, c'est ça qui est important. La politique, c'est ça! La vie en société, c'est ça!
Charles Gagnon
As-tu bonne conscience de ce que tu as fait?
Michel Chartrand
Moi, j'ai bonne conscience en osti! Oui! *(Il rit)* J'aurais pu être plus gentil pour ma femme, mais pour le peuple, j'ai été correct! *(Ils rient tous ensemble. Michel se tourne vers Charles et demande:)* Toi, as-tu bonne conscience?
Charles Gagnon
Pas toujours.
Michel Chartrand
C'est parce que tu es plus scrupuleux ou



Sur le plateau de tournage de *La liberté en colère* [photo: Martin Leclerc]

bedon parce que tu t'es trompé davantage?
Eclat de rire général
Charles Gagnon
Ça mériterait une analyse approfondie!
Michel Chartrand
T'aimes mieux pas en parler.
Charles Gagnon
Non, non, je peux en parler.. mais..
Michel Chartrand
T'as pas honte de ce que tu as fait parce que tu l'as fait à partir du cœur pis de la tête.
Charles Gagnon
Oui,oui.
Michel Chartrand
Pis Pierre, c'est pareil. Ce que vous avez fait... *(Il s'interrompt, hésite un instant et poursuit.)* Moi, je vous ai toujours respectés comme de très grands hommes, de très grands hommes de mon pays. Mais vous êtes de petits gars pareil.
Charles Gagnon
Ben oui, c'est ça..
Michel Chartrand
Moi, j'ai soixante-seize ans, pis vous en avez à peine cinquante.. Mais j'ai trouvé que vous étiez des très grands hommes de mon pays parce que vous avez marché selon vos convictions, selon votre cœur , pis selon votre intelligence. Pis vous êtes tous les deux très intelligents. Même que vous êtes pas toujours d'accord, vous êtes très intelligents pareil. Même que je suis pas toujours d'accord avec vous autres, je vous trouve très intelligents pareil, pis très respectables.
J'ai pas vu d'hommes politiques plus respectables que vous deux. J'peux vous dire ça franchement.
Oui, monsieur, c'est mon testament. *(Rires)* Vallières et Gagnon, Gagnon et Vallières... moi, ça me dérangeait pas comment c'était placé les mots... mais vous êtes partis sur une ligne avec des convictions, pis vous avez dit: «C'est par là qu'on s'en va, osti!»
Charles Gagnon
Mais as-tu fait rien d'autre, toi?

Rétrospective: images des nouvelles télévisées du 20 février 1970, en noir et blanc.
Michel Chratrand, au Palais de justice de Montréal, vient payer la caution pour la mise en liberté de Gagnon. La caisse enregistre deux mille cinq cents dollars auxquels s'ajoutent quatre dollars de frais administratifs.
Gagnon sera donc libéré apès quarante et un mois de détention sans procès. Il annoncera qu'il va relancer l FLQ et en faire le mouvement le plus représentatif des forces révolutionnaires au Québec. Pierre Vallières est toujours en prison.

Michel Chartrand
(Tandis qu'il compte les billets) On est là pour lutter pour la liberté, c'est important que tout le monde soit en liberté quelle que soit leur opinion. *(On entend le bruit caractéristique de la caisse enregistreuse.)* Les patriotes paient pour un Québec libre!

Aujourd'hui, chez Michel Chartrand. Il se sert un verre de vin chilien, en offre à Vallières et à Gagnon. Il se souvient.
Michel Chartrand
Moi, je me souviens dans une lettre que j'ai écrite à ma femme... j'habitais au carré Saint-Louis: «J'ai vu des troncs d'arbres qui étaient beaux comme des convictions.»
C'est solide, ça, des troncs d'arbres qui sont beaux comme des convictions. Vous autres, vous avez marché comme ça.

Un silence.
Images en noir et blanc: Pierre et Charles au tribunal côte à côte, assis dans le box des accusés, un policier en arrière-plan. Ils sont beaux comme des convictions.

Note

[1] Jacques Ferron, *L'amélanchier*, roman, Montréal, L'Hexagone, coll.«Typo», 1992.

cinéma

Caro diario: le journal intime de Nanni Moretti

Serge Ouaknine

J'ai cru revivre une page de ma vie quand, adolescent, j'arpentais à bicyclette ma ville, des heures durant, sans doute pour mesurer les frontières de mon être à celles du monde. Qui ne s'est pas extasié par les routes qui mènent aux villas des riches comme pour rétrécir tout l'écart qui nous sépare de la vie future? Notre être insondable sur fond de jardins exotiques. Qui n'a pas vécu le simulacre de l'exil face à des balcons baroques et vides? Errer dans Rome en scooter (tout le réalisme italien des années 1950), voyager dans ces lieux inconnus des touristes, s'en approprier l'histoire d'un clin d'oeil, en **voix off** monologique, voilà les vingt premières minutes de **Journal intime**, film en forme de ballade de Nanni Moretti.

Du bonheur flâneur, presque tranquille, le récit va doucement glisser vers la presque tragédie d'un corps qui démange et dont on ne sait de quel mal il est atteint. La ville est une peau qui nous dérange. Changer de rue, c'est comme changer de corps: interroger à l'infini les parois du décor. Des bals populaires aux officines moins publiques des médecins. Entre la ville adolescente (avec casque de moto) et vers la vie **adulte** (sans casque mais... il y aura un scanner), Moretti nous invitera à visiter les îles Lipari, une à une, pour naviguer dans le quotidien italien. Nous n'avons pas le sentiment d'être spectateur de son interrogation. Avec l'ami qui l'accompagne, nous prenons le traversier des îles. La caméra tantôt lointaine, tantôt toute proche nous fait sentir que c'est nous qui voyageons, nous encore qui sourions d'une douce ironie. Son journal devient le nôtre. Sa quête fait du passager un témoin impliqué.

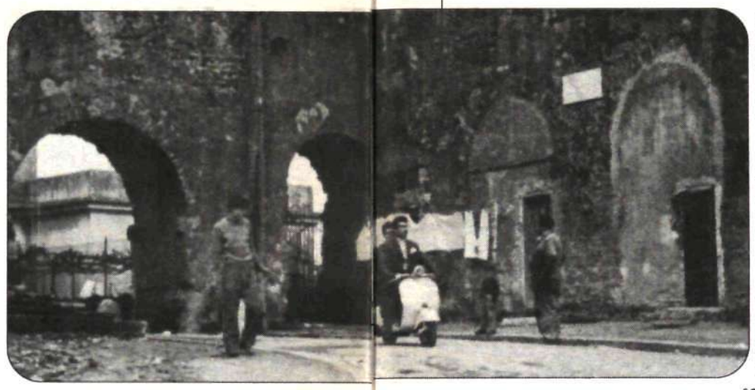
Voyage initiatique certes. Passage obligé. Entre son diagnostic de l'espace italien et celui impossible, toujours reporté, recommencé de son espace intime, tout le film s'étend devant nous en forme de lecture à voix haute.

La ville est un livre qui raconte l'Italie mussolinienne, puis celle de l'après guerre avec ses différents plans et ces multiples anarchies. Et quand, à la fin, Moretti nous livre le feuillet de son

Nanni Moretti dans *Caro Diario [Journal intime]*

propre corps, sa peau comme une page irritée, ses membres comme une cité interdite sous l'assaut de véritables médecins chinois, il ne cesse pas sa lecture. Une armada de médecins le fait défiler, circuler comme lui-même a circulé dans la ville. Mais si Moretti sait poser un diagnostic ferme, humoristique et tendre sur le chaos de son pays, la médecine, elle, demeure imperméable. L'intime et le corps dressent des opacités plus résistantes à la lecture que la ville. L'être est aveugle quand il bâtit. Il est sourd quand il examine. Le zona de Moretti, ses démangeaisons délivrent une parole sur le monde qui, à son tour, fait parler en vain une science impuissante. Potions, pilules, cachets, crèmes, tout ce qui peut le soulager trahit la métaphore que son corps fait du monde. Le somatique de tout ce qui le dérange et le démange.

Nous sommes de son côté, quand Moretti, collégien situationniste, interpelle un nouveau propriétaire, abscons et repu de sa nouvelle fortune et le fait douter de son lieu d'habitation. Il le laisse là et reprend son scooter et serpente encore par les rues pour aller méditer avec les flâneurs, face à une autre laideur, celle d'un HLM du lopin d'à côté. Les zones de sa ville, de son corps ont pour territoire commun un réel fuyant, déambulant dans une multitude de prisons intimes. Moretti aime la danse. Il regarde la femme des autres avec nostalgie mais sans convoitise. Un peu ridicule, surréel avec son casque vert sur la tête, voilà qu'il repart. Quelques plans nous le montrent s'introduisant sans préambule dans un bal populaire. Puis notre narrateur poursuit sa **quête du sens** avec un ami sociologue. Avec lui, il fait l'ascension du Stromboli. Avec eux nous gravissons les marches de lave du volcan. Cet ami qui déteste la télévision, qui refuse de la voir, la télé le surprendra sur le bateau qui vogue d'île en île. Et l'ami, sage et barbu, tel Socrate vieillissant, va se laisser prendre, comme un miroir peut nous saisir au passage et nous hanter d'une image devenue nôtre. La démonstration du volcan est éloquente. L'ami récalcitrant est pris d'insomnie, envahi par les destins dont on ne sait quel **Loi de Los Angeles**, **Miami Vice** ou **Santa Barbara**. Tous les héros américains se ressemblent. Leurs trahisons de riches, leurs coucheries sont devenues le paysage intime d'un milliard de téléspectateurs. Et voilà que l'errance en scooter s'est transformée en voyage d'Ulysse. Ithaque rendue au fil d'une Pénélope moderne quelque part dans les îles Lipari.



Voilà un maire de village idéaliste qui n'arrive pas même à communiquer avec ses concitoyens, ni à trouver une chambre pour ses hôtes. Voilà encore, tristesse d'une autre île, des couples à enfant unique, obnubilés par le pouvoir absolu que **l'enfant unique** prend dans leurs vies toutes identiques. Ironie terrible sur une société de parents nucléarisés. Voilà enfin une ascension lente sur des marches de pierres, sur la plus lointaine des îles, là où il n'y a ni eau ni courant électrique. L'ami étouffe dans cette retraite du bout du monde. Il lui faut savoir ce qui est advenu à ses figures obsessionnelles du roman télévisuel.

Que nous dit Moretti sinon que l'histoire s'est interrompue, quelque part dans les années 1970, peut être après la mort de Pasolini dont nous irons voir le lieu dérisoire où il fut assassiné: un petit monument en ruine, dans un terrain vague, au bord de la mer.

Que nous dit-il encore, sinon qu'à la coquille urbaine qui enveloppait nos corps d'un récit tangible, s'est substitué l'ubiquité télévisuelle. Nous dormons dans la coquille vide d'un kitsch universel. Le texte qui souligne toutes ces critiques s'éclipse dans la beauté simple du paysage. Et cette descente aux enfers (le volcan Stromboli qui fume encore) ne serait qu'une gentille caricature si elle n'avait pour horizon le corps malade, irrité, du narrateur.

L'architecture intérieure du corps ne veut pas rejoindre les irritants du dehors. Toute maladie de peau trace et exprime une frontière, le passage de l'âme au corps des agressions de ce dehors.

Le cri de Moretti ne fait pas d'éclats, c'est un cri intime. Il nous touche d'autant qu'il se donne avec des moyens pauvres, sans prétention.

Nanni Moretti inverse le discours hollywoodien, à partir de sa subjectivité totale, entière. Un journal non flatteur, modeste. On ne sait pas s'il faut rire ou pleurer devant une vérité aussi désarmante. Ce film est beau. Il donne envie de créer, d'aimer et de rejoindre la vie de façon différente. Face aux fables dominantes des grands organes de communication, son récit modeste se déploie comme une chevauchée donquichottesque.

Moretti avec son Sancho Pança, ou peut-être Robinson avec son Vendredi, de scooter en ferry, de la ville à la mer et des îles en cliniques. La ville devient alors un immense réservoir de médecines privées et publiques, de dispensaires et de phamarcies, de salles d'attente et de laboratoires. Les trames mythiques se superposent: Ulysse et Don Quichotte confondus, sans Pénélope ni Dulcinée, tissent la trame d'un voyage à Ithaque.

Mais la postmodernité ne connaît que les citations, pas les héros, aussi le film et son auteur s'annulent devant nous pour effacer ce mauvais rêve du monde qu'ils n'auront eu cesse de citer.

En cela seulement Moretti est romantique, rattrapé par une hydre qui est son corps, il lutte contre un discours, contre une panacée, contre l'histoire égarée qui a raison de lui. Les moulins médiatiques échouent sur le trajet d'un sujet dont l'être et le corps sont irréductiblement blessés. Et là il ne s'agit plus de film, mais de la vie.

À tort on aura comparé Nanni Moretti à Woody Allen. Les procédés de leurs rires sont bien différents, même si leurs nostalgies nous laissent un même goût de vie difficile. **Journal intime** est un petit film en forme de cri, une nouvelle trop douce pour être un pamphlet, une narration trop narquoise pour être lyrique et pourtant, une tendresse profonde, sourde se dégage de son rythme.

Moretti glisse avec gravité quand Allen s'infiltre avec insistance.

C'est un peu ce qui sépare Buster Keaton de Charlie Chaplin.

Moretti ne se perd pas dans les méandres autoréférentiels d'une psychanalyse juive. Nanni Moretti nous dit que son être n'est pas le reflet d'un corps narcissique mais le sujet même qui réfléchit le monde. De ce point de vue, son drame est plus profond car le monde qu'il nous peint à travers son journal prend la force tranquille d'une métaphore à la fois plus intime et plus vaste que l'autoportrait. C'est du monde dont on ne peut se sauver qu'il nous peint la ville, et la mer et les îles et son corps comme des espaces, un jour, peut-être habitables.

Rome, via del Mandrione, 1974

théâtre

Wladimir KRYSINSKI

petits dessous et grand spectacle

«Manon Berthiaume dans **Scoop**... la scène des "petites culottes". Vous vous souvenez? Le terrain de stationnement à la tombée de la nuit. Le collègue journaliste qui attend, tapi dans son auto. Manon qui descend de sa camionnette, jambes longues du désir, enlève sa petite culotte... Torride!
La tension monte, les coeurs battent la chamade dans les chaumières. Manon continue, avance, décidée, vers sa proie, sans la lâcher des yeux. Tout le Québec, ce soir-là, était aux premières loges pour regarder les amants s'étreindre.»

J.-L. Gauthier, «La revanche de Sophie Lorain», **Châtelaine**, Janvier 1995.

La scène de la petite culotte fait-elle vraiment battre les coeurs dans les chaumières du Québec? Si c'est le cas, ne faut-il pas se demander qui établit les valeurs de la Belle Province? La réponse est toute simple: le spectacle, évidemment. Le spectacle comme réalité de tous les jours et parfois du week-end (voir le mariage de la «princesse du Québec»). Le spectacle, c'est la tonne de sentiments investis dans le kitsch qui remplit la télévision à travers les multiples romans-fleuves, variations plus ou moins réussies sur les thèmes dallassiens.

Si, donc, le spectacle est cet attachement aux images, aux gestes et au look des personnages, copies conformes des modèles empruntés aux rêves ou à la vie réelle, s'il est cette chamade des coeurs battant au rythme de l'écran, qu'advient-il du théâtre? Concurrencé par une petite culotte ou le diadème de la princesse du show-biz, le théâtre mène une existence subalterne et peu brillante. Il ne concerne pas le «peuple» puisqu'il ne pactise pas avec le commercial. Il se joue trop souvent devant des salles à demi vides, face à des publics encore naïvement fidèles aux archétypes d'une représentation mimétique des

«actions humaines». Et pourtant Montréal possède un bon public théâtral, même si celui-ci est fragmenté, difficilement saisissable dans sa totalité. S'il ne fréquente pas tous les lieux d'initiation dramatique, quand il vient voir *Woyzeck* mis en scène par Denis Marleau ou *Arlequin, serviteur de deux maîtres* brillamment monté par Serge Denoncourt avec la compagnie Les Enfants de Bacchus, ou bien *La Forêt* de Gilles Maheu ou encore *Ce soir on improvise* de Pirandello, ce public manifeste avec intelligence et sensibilité que le théâtre demeure un lieu d'art et d'authenticité qui se distancie du «spectacle» dans la mesure où il complexifie l'image et le sens de l'humain, cette part pensante et souffrante de la collectivité travaillée clandestinement par le retour des mythes et des grandes figures archétypales qui marquent le sens du monde bien que le kitsch soit devenu la religion de notre époque.

Plusieurs représentations scéniques parmi celles qui ont attiré mon attention témoignent du haut rang théâtral de Montréal et de Québec. C'est par exemple *Le Mariage* de Witold Gombrowicz joué sous le titre *Mariage* par le Théâtre Acte 3, même si la mise en scène de Jean-Maurice Gélinas braque un peu trop la lecture sur la «jeunesse désirable, affolante de beauté, encore informe et bêtement sacrifiée» («Mot du directeur artistique et metteur en scène»). Sans doute ce *Mariage* est-il trop facilement décodé dans la clé érotico-homosexuelle, alors qu'au départ cet élément est plutôt secondaire. Dans ce texte colossal, un des plus grands du répertoire moderne, Gombrowicz confronte le théâtre shakespearien aux impératifs de l'individualisme enchêvetré dans ses formes sociales.

Cette représentation du *Woyzeck* de Büchner par Denis Marleau repose sur un cisèlement des formes et des comportements scéniques engagés dans l'imitation tantôt grotesque, tantôt tragique de la société occidentale qui s'est établie sur la brisure des liens sociaux et sur la supériorité des uns par rapport aux autres. Denis Marleau produit un tableau scénique brillamment et sagement dessiné dont les contours, les ombres et les lumières contribuent à la révélation de la déchéance du quotidien. Dans la série des récentes mises en scène de la pièce de Büchner, l'apport de Denis Marleau est d'une indéniable originalité.

C'est encore Denis Marleau qui a monté *La dernière bande* et *Pas moi* de Samuel Beckett au Théâtre de Quat'Sous avec Gabriel Gascon et Danièle Panneton interprétant magistralement l'un et l'autre les rôles solitaires de ces deux textes. La représentation fragmentée et décentrée se débat avec les limites du théâtre mimétique. La rupture avec la fable dramatique s'y manifeste par le retour au subjectif qui persiste dans ses blessures. L'authentique y surgit par la gestualité tangible du néant que manipule le temps inflexible et que l'individu ne peut pas contrôler. Denis Marleau a construit ce théâtre de la finitude en jouant adroitement sur les décalages fonctionnels suggérés par Beckett entre les différentes frontières de l'être inscrites dans sa temporalité terrestre. Tout y est aux antipodes du «spectacle». Le décalage existentiel est au centre de la représentation: entre ce qui a été dit il y a trente ans et ce qui est écouté et dit ici-même, maintenant. Le metteur en scène a ingénieusement pensé ces jeux monomaniaques projetés dans une indifférence absolue. Denis Marleau rend ainsi hommage à Beckett qui a remanié le théâtre de fond en comble en prenant pour cible la faille existentielle de l'humain tourné sans héroïsme vers l'obstacle du vide.

Tout comme Denis Marleau, Claude Poissant est un metteur en scène penseur et analyste. Ses créations théâtrales se fondent sur des arguments réfléchis à partir d'une connaissance ou d'un pari sur la connaissance. Sa création de *Ce soir on improvise* (Québec, Théâtre du Trident) relève d'une volonté de comprendre le «pirandellisme», ce jeu infini du réel et de l'imaginaire, du théâtral et du naturel, en lui donnant une forme scénique appropriée. Sa mise en scène des improvisations dans la logique vertigineuse de l'ambiguïté pirandellienne répond avec brio aux exigences de la complexité de la pièce. Poissant a intelligemment théâtralisé la vie et le théâtre en projetant les problèmes de la famille La Croce sur une scène large, profonde et fonctionnellement englobante, pour que les discontinuités du texte qui marquent le décalage entre la vie et la scène ne se fassent pas trop sentir. *Ce soir on improvise* est ancré dans un espace-temps ample et dynamique où triomphe la jouissance du théâtre quel qu'il soit. Et le théâtre de Pirandello opère ce mélange fonctionnel que Claude Poissant a transformé en procession ingénieuse des forces scéniques.

La quête poursuivie depuis longtemps par Alberto Kurapel et sa compagnie *Exilio* se situe du côté de la marginalité dans une société qui accueille les exilés, mais qui n'en fait pas une préoccupation quotidienne. Venu au Québec en 1973 après le coup militaire du général Pinochet, Alberto Kurapel est à la recherche d'une solidarité humaine qui serait à la hauteur de sa passion de dire sa souffrance, son authenticité identitaire et sa volonté d'un théâtre total. La démarche artistique de Kurapel s'apparente à celle de Jerzy Grotowski qui dans les années 1960 voulait pratiquer du «théâtre pauvre» pour contrecarrer le «spectacle» de la télévision et du cinéma. La scène utilisée est dépouillée d'objets décoratifs et elle résorbe surtout des signes symboliques qui expriment l'espace de la déchéance d'un monde où avance le pèlerin de l'authenticité, le «guanaco gaucho». Kurapel est donc à sa façon «comédien et martyr» d'un théâtre qui marque son appartenance à la communauté des marginaux dont il voudrait rehausser le statut social. *La Bruta Interférence*, sa dernière création, est sans doute une des plus réussies de cet artiste chilien si généreusement tourné vers la culture québécoise et surtout vers ses formes théâtrales, littéraires et musicales. Mû par la force d'un proverbe inca: «L'homme, c'est la terre qui marche», Alberto Kurapel situe les protagonistes de son scénario, Camilo et Camila, dans un univers de chaos intégral où se conjuguent les événements et les scandales historiques et sociaux récents, depuis la crise d'Oka et la chute de l'empire soviétique jusqu'à l'«épuration ethnique» de l'Ex-Yougoslavie et le soulèvement du Chiapas. Ce qui emporte ici l'adhésion du spectateur, c'est l'intensité de ce chant tragique qui accuse à sa façon les forces obscures qui dominent le monde actuel.

Alberto Kurapel et Clenie Phanor dans *La Bruta Intérference* de Alberto Kurapel [photo: André Saint-Arnault]

Le problème du spectacle

Le suicide récent de Guy Debord attire l'attention sur *La société du spectacle*. Publié en 1967 puis réédité en 1971 et de nouveau en 1992, ce livre paradoxal, composé de 221 «thèses», situe le problème du spectacle à tous les échelons de la société occidentale dont il fait aussi une analyse implacable. Dès lors *La société du spectacle* est promue à une longue actualité. Debord a été un des derniers penseurs radicaux de la totalité.

Le spectacle apparaît chez lui comme une catégorie centrale pour comprendre la société que le spectacle a transformée et continue de transformer. Pour Debord le spectacle définit, programme, soutient, emprisonne et pétrifie la société occidentale dans les impératifs de la circulation de la marchandise. En devenant une société du spectacle, la société occidentale a aliéné par l'hyper-médiatisation des moyens de communication le langage même de la communication. De facto, le spectacle a détruit la communication elle-même en lui substituant le médiatique généralisé. Le spectacle est devenu le «coeur de l'irréalisme de la société réelle». Et Debord remarque de façon juste: «Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images.»

On comprend alors le sens social de la petite culotte, sens commercialement manipulé et dès lors plus aliénant que la folie de Woyzeck. Celle-ci nous permet de comprendre le déséquilibre fondateur de la société, alors que la petite culotte inscrite dans le circuit spectaculaire chosifie l'amour et le transforme en pur objet doté de valeur marchande. Si le triomphe du spectacle obscurcit le sens de la communication, le théâtre demeure salutaire pour une société quotidiennement conditionnée par un médiatique outrancier. L'utopie du théâtre comme lieu d'authenticité aurait donc peut-être encore quelque avenir didactique...

BEATRICE

ISABELLA VAY

Sentì dal peso del braccio di lui sul suo fianco che si era addormentato. Smise di percorrergli la colonna vertebrale con la punta dell'indice e fermò la mano con le dita spalancate sulla scapola, come per dilatare la superficie del contatto. Affondò il viso tra il collo e la spalla di lui e si abbandonò ad assaporare l'inspendibile onnipotenza dell'amore corrisposto.

L'assenza di lui nel sonno le permetteva di riappropriarsi della solitudine. Per il piacere di saperla negata.

«Ahmad, Ahmad, Ahmad,» ripeté il suo nome innumerevoli volte e ogni volta che pronunciava la ha sentiva rimescolarsi il sangue e il desiderio strisciarle addosso. «E' la consonante più sexy dell'alfabeto arabo», pensò cercando di rimanere immobile e di svuotare la testa di ogni pensiero per concentrarsi unicamente sulla propria beatitudine.

« Ma anche la 'ain, con quell'occlusione improvvisa della gola non scherza. Dovendo stabilire una gerarchia non saprei quale delle due mettere al primo posto. Certo che anche la ha quando è seguita da una u lunga acquista un suono così tenebroso da far rabbrividire. E come resistere alle risonanze viscerali delle consonanti enfatiche? E il potere proliferativo delle solari? E il singhiozzo soffocato della hamza?» Concluse che era senza dubbio l'alfabeto più sexy del mondo.

Ma non era a questioni fonetiche che voleva pensare, anzi, non voleva pensare affatto. Voleva soltanto lasciarsi sprofondare nel presente, dimentica di tutto se non della consapevolezza di questa felicità che le era toccata. Non un presente schiacciato tra un passato ottuso e un futuro opaco. Voleva sperimentare il sentimento di un presente in cui, come diceva Ahmad, dio interviene a creare ogni singolo momento, uno dopo l'altro per l'eternità. Avere per presente una successione ininterrotta di atti di creazione divina. Un tempo puntiforme, monadico, mercuriale, non il continuum del fluire vischioso che per tanto tempo le aveva impantanato la vita.

«Ahmad, Ahmad, Ahmad».

Cercava di non lasciarsi catturare dal richiamo dei ricordi remoti e recenti, né di slittare nell'infantile fantasticheria di un domani improbabile. Decise di esercitarsi in un acrobatico funambolismo mentale per restare in equilibrio sulla corda tesa della propria felicità.

Ella si va sentendosi laudare,
benignamente d'umiltà vestuta
e par che sia una cosa venuta
di cielo in terra a miracol mostrare.

Sentì il suono di questi versi materializzarsi dentro la mente, come se qualcun altro glieli stesse recitando. Si incuriosì agli scherzi che le giocava l'inconscio, perdendo ogni interesse per la concezione islamica del tempo che solo pochi istanti prima l'aveva interamente posseduta.

Vide l'immagine con l'incontro di Dante e Beatrice al Ponte Vecchio riprodotta su milioni di cartoline. Le figure dell'oleografia si animarono inglobandola. Prese a camminare paludata nelle vesti di Beatrice, seguita dagli sguardi adoranti del poeta. Di umiltà neanche parlarne. E Gemma Donati? Che faceva Gemma coi suoi figlioli nella casa di Dante di Alighiero? Se donna angelicata doveva essere, lo sarebbe stata in modo da trarne il massimo vantaggio. A Gemma i figlioli, a lei la verità rivelata.

Sfruttare l'adamantino platonismo della cultura occidentale che aveva reso possibile la mostruosità di questa vivisezione per compiere la sua sottile vendetta.

Scivolò fuori dalla cartolina e mentre guardava la figura di Beatrice allontanarsi sul Lungarno, pensò a quali vantaggi avesse tratto lei dai suoi rapporti angelicati con gli amici maschi. In realtà aveva sempre saputo che era proprio all'esistenza di una qualche Gemma domestica che lei doveva il suo status angelico. E per non provare l'umiliazione dell'invidia aveva cercato di rendersi invidiabile.

Un intorpidimento alle gambe le riportò la coscienza del suo presente d'estasi. «Ecco che la ricomposizione si è compiuta, ma ha dovuto muoversi l'altra sponda del Mediterraneo.» Aspirò l'odore amaro della sua pelle e si compiacque di pensare che era il profumo del deserto. Fece scivolare con cautela le gambe imprigionate tra quelle di lui per cambiare posizione e con un sorriso si perdonò il ridicolo sentimentalismo. «Patetica», si disse.

E contro la sua volontà le vennero in mente le serate passate a commentare, criticare, discutere scritti che nessuna moglie aveva la pazienza di ascoltare, né l'interesse a capire. Una superflua ipertrofia del cervello come bisturi contro l'impagabile dolcezza di un paio di ciabatte, il rassicurante aroma di un sugo al pomodoro, il piacere ineffabile di un litigio esasperante.

O i film visti quando la Gemma di turno era altrove. Comunque mai di sabato o di domenica, immolati alla sacra famiglia. E dopo il film una conversazione impegnativa, perché possa essere meglio apprezzata la rilassante banalità della comunicazione quotidiana.

Sì, certo, anche la musica, e tutte le belle arti. Il Parnaso al completo. Moneta di scambio per condire la routine e renderla tollerabile. Non parliamo poi della politica.

O le vacanze tra una fidanzata e l'altra. Ad ascoltare con partecipazione intelligente e sensibilità introspettiva storie di incontri travolgenti, di tradimenti devastanti, di sotterfugi esistenziali, di abbandoni più desiderati che temuti, di solitudini disperate, di disponibilità a nuovi incontri, tradimenti, sotterfugi, abbandoni, solitudini, disponibilità, ecc. ecc.

Quello che si chiama un punto di riferimento. Una pietra miliare o più semplicemente un paracarro. Che se ne sta immobile e angelicato mentre il traffico della vita scorre. Una presenza che nulla chiede per sé se non la verifica della propria rarefatta esistenza per negativo. In un appartamentino del condominio dell'empireo.

Il sottile piacere che tutto sommato le derivava da questo ruolo, spesso era incrinato dal dubbio che alle varie Gemme di lei non importasse proprio niente. Lei non rappresentava una minaccia di nessun genere. Anzi serviva ad appagare esigenze che se lasciate scoperte sarebbero entrate nel gioco delle frustrazioni. Con un certo potenziale dirompente.

Che inconsapevolmente si prestasse a una pratica onanistica?

Fece uno scatto involontario come quando si sogna di stare per cadere. Sentì la mano di lui chiudersi sulla nuca.

- Che c'è?

- Scusa, ti ho svegliato.

- Che pensieri infedeli stavi rivolgendo nel tuo cuore di miscredente?

- Pensavo a Beatrice.

- La conosco?

- In un certo senso sì, forse hai letto qualcosa della Divina Commedia.

-Vuoi dire quella noiosissima uri di Dante? Che il Misericordioso non abbia misericordia di lei.

- Sì, lei.

- Preferirei arrostire all'inferno tra i dannati, se nei giardini alla cui ombra scorrono fiumi, Allah mi avesse riservato come sposa purissima, dai grandi occhi neri, una che vuole scocciarmi in eterno con i suoi discorsi di teologia. Non mi consolerebbero neanche le fresche ombre, le sale alte, i bracciali d'oro e di perle e le vesti di seta e di broccato.

- Non preoccuparti, non corri questo rischio. Beatrice frequenta soltanto il paradiso degli occidentali.

- Si può sapere perché mai mentre sei a letto con me invece di essere felice e basta ti rattristi pensando a Beatrice?

- In realtà pensavo a me stessa e alle dicotomie platoniche che hanno creato un'idea di donna come Beatrioce. Ma tu non puoi capire.

- Forse.

Si sciolse da lei e sprofondò in un lungo, vuoto silenzio, lasciandola sola.

- Che pensi?, gli chiese con un filo di voce quasi per paura di farsi sentire.

- A 'Aiscia.

- E chi sarebbe 'Aiscia?

- Una specie di mia Beatrice.

Senti il sangue ronzarle rumoroso nelle orecchie e pungerle nelle vene come se fosse stata colpita da migliaia di spilli. Era una sensazione che aveva già provato e se la ricordava benissimo. Quando passeggiando in centro con un'amica aveva visto dentro un bar suo marito che deponeva baci appassionati nel palmo di una ragazza.

Les auteurs de ce numéro • This issue's contributors • Gli autori di questo numero

Giancarlo Calciolari est diplômé en psychologie de l'Université de Padoue. Il vit à Paris depuis 1985.

René Akstinas is a writer and painter. He lives in Montreal.

Jacques Robin, animateur du Groupe des Dix, il dirige actuellement la **Lettre Science-Culture** du Groupe de réflexion inter et transdisciplinaire à Paris.

Charles Gagnon, homme politique extraparlementaire et libre penseur, vit à Montréal.

Christian Roy is a historian. He lives in Montreal.

Jean Larose enseigne au département d'études françaises de l'Université de Montréal.

Baruch Levinstein, théologien, philosophe et diamantaire, vit entre Amsterdam, New York et Montréal.

Jean Morisset, géographe, enseigne à l'Université du Québec à Montréal.

Nicolas van Schendel, est chercheur auprès de l'**Institut québécois de recherche sur la culture** de Montréal.

William Anselmi insegna italiano alla Carleton University di Ottawa.

Paolo Spedicato teaches Italian literature at Brooklyn College in New York.

Jean-Daniel Lafond est réalisateur, créateur radiophonique et essayiste. Né en France, il habite Montréal depuis 1974.

Serge Ouaknine est homme de théâtre, poète et professeur d'université.

Wladimir Krysinski est directeur du département de littérature comparée de l'Université de Montréal.

Isabella Vay laureata in lingue e letterature straniere si è specializzata in archeologia romana. Da qualche anno si occupa di lingua araba e di cultura islamica. Vive a Milano.

TAKTLOS FESTIVAL

Harpiste, clavièriste et accordéoniste, **Zeena Parkins** est l'une des compositrices les plus créatives et radicales de la dernière décennie. Compagne de route de Fred Frith, Tom Cora, Chris Cutler, John Zorn, Butch Morris et Elliott Sharp dans leurs exercices de subversions musicales à base de chansons *in opposition*, *game pieces*, improvisations télépathiques et fracas rock, depuis quelque temps Zeena Parkins explore la musique de chambre à sa façon: électrique et mordante.

Sa toute nouvelle composition, *Isabelle E.*, sera présentée en Suisse lors du Taktlos Festival 1995, à Bâle le 31 mars et à Zurich le 1er avril.

La compositrice newyorkaise sera accompagnée par ses deux soeurs, Sara au violon et Margaret au violoncelle, et par Lisa Crowdon au piano et Jim Pugliese à l'échantillonneur et à la batterie.

Parmi les autres concerts du festival, ceux de Annie Gosfield, dédié à la musique du méconnu P. W. Schreck, et du duo japonais Yoshihide Otomo/Yamatsuka Eye.

[FG]

Taktlos Festival 1995, Bâle et Berne [30 mars/1 avril], Zurich [31 mars/2 avril].
Informations: fax 011.41.1.272.1501

Zeena Parkins [photo: Cornelia Müller]

"À MON AVIS, LE SWIMMING EST LA PLUS EXTRAORDINAIRE SALLE DE BILLARD AU MONDE."

- M. HOLDER *

3643 ST-LAURENT (À L'ÉTAGE), MONTRÉAL 282-POOL

* PROPRIÉTAIRE

immersion en Italie

2/22 juillet 1995

coût: 1449 $

Vivez une expérience différente: vacances-étude en douce Toscane, à San Vivaldo, aux portes de Florence, Sienne et Pise.

Le forfait inclut:
- cours de langue et culture (45 heures, créditables) à la *Scuola Dolce Toscana*
- hébergement (appartement en occupation double) à l'auberge typique *La Pineta*
- les frais d'inscription aux cours et le matériel pédagogique
- trois excursions: à San Gimignano, Certaldo et Volterra

Soirée d'information le 25 janvier 1995, à 19h00, au local S-126 [Pavillon I.-Bourget]
Inscriptions: sur rendez-vous, au Collège, en appelant au [514] 332.3000 poste 399
Date limite d'inscription: le 24 février 1995

NOMBRE DE PLACES LIMITÉS

Collège de Bois-de-Boulogne

ABONNEZ-VOUS
SUBSCRIBE
ABBONATEVI

10
numéros/issues/numeri
15
dollars/dollars/dollari

Envoyez un chèque ou un mandat-poste à:
Vice Versa, C.P. 991, Succ. A
Montréal, QC, Canada H3C 2W9

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Téléphone _____

FIRT
CONGRÈS 95

21/27 MAI
MONTRÉAL

L'acteur, l'actrice en scène corps, jeu, voix

le corps en jeu/l'approche analytique de la voix: le corps et le texte/la formation de l'acteur/l'analyse du geste/le corps dansant/les théories du jeu/la relation de l'acteur et du *metteur en scène/la psychologie et l'émotion dans le jeu de* l'acteur/la relation de l'acteur à son personnage, à son rôle/l'évolution du jeu de l'acteur à travers l'histoire

FIRT 95
Département de Théâtre
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, Succ. Centre-Ville
Montréal, QC, Canada, H3C 3P8
fax: [514] 987.7881

Jean-Marc Larrue [e.mail: jmlarrue@grics.edupac.qc.ca]
Josette Féral [e.mail: r36254@uqam.ca]

Art, miroir de vie

BANQUE
LAURENTIENNE

DEPUIS 1846